JUAN BRANCO

LUTTES

récit



Michel LAFON

JUAN BRANCO

LUTTES

récit



Michel LAFON

JUAN BRANCO

LUTTES

récit

Michel LAFON

Tout commence en janvier 2014. Je suis lecteur (*full faculty*) à l'université de Yale, au sein du département de français, et chercheur invité (*visiting researcher*) en son école de droit. Le premier poste a été obtenu via un accord avec l'École normale supérieure (ENS), qui envoie chaque année quatre lecteurs enseigner le français et la civilisation dans cette université. Le second, par moi-même. Ce sont respectivement, à l'ENS et en droit, deux des postes les plus prestigieux qui puissent être obtenus pour, respectivement, un jeune étudiant et un chercheur. J'ai vingt-quatre ans et je suis désormais les deux.

La *Law School* est l'école du pouvoir des États-Unis, l'on nous y raconte comment les Clinton se sont rencontrés dans la bibliothèque, où je travaille au quotidien, nombre de *congressmen,* juges de la Cour suprême et des échelons juridictionnels inférieurs en proviennent – en un pays où le droit est avant tout une voie d'accès au pouvoir. Yale est la sage rivale d'Harvard, moins cosmopolite et moins tournée vers l'étranger. L'environnement est rude, souvent froid, la pression est grande, on s'y ennuie, et il s'agit aussi du principal lieu de recrutement de la CIA.

Pour le *winter break*, je décide de partir en Centrafrique, alors en pleine guerre civile. Je prépare le séjour deux mois à l'avance. Je vois, en arrivant, des masses humaines qui se précipitent sur l'aéroport, cent mille réfugiés qui crient pour leur vie. Je me demande pour la première fois, alors que j'étais allé un an plus tôt au Nord-Kivu, avant en Tunisie pendant la révolution, ailleurs encore : qu'est-ce que je fous là ?

J'y suis alpagué par une femme, auprès de qui j'ai été introduit par le grand reporter des *Inrocks*, Pierre Siankowski. Il me la présente en disant qu'il l'a rencontrée à Cannes lors d'une soirée. Il m'avouera plus tard qu'il est un proche de Matthieu Pigasse[1], comme elle. Elle dit s'appeler Noy Denard. Être la fille de Bob. Mythomane, elle commence à m'abreuver d'informations que d'autres vont cependant relayer sans vérifier. Je découvre pour la première fois

en ces lieux-là comment l'information est fabriquée. Payée pour inventer, elle est conseillère du chef d'État d'alors, M. Djotodia. Un soir, alors que nous sommes encerclés par des tirs de mortier, dans son hôtel, elle me propose l'une de ses chambres. Des dizaines de chaussures à talons sont alignées au-dessous de tailleurs Chanel. J'ai vingt-quatre ans. Vingt-quatre ans. Je n'ai rien à faire là. J'ai arraché aux *Inrockuptibles* une attestation – leur directeur, Frédéric Bonnaud, a demandé à la rédaction, paniqué, si quelqu'un connaissait quelqu'un en Centrafrique quand il a vu que je *m'arrachais* à l'univers de Yale pour « goûter » à une autre forme de violence, oublier ce que j'y voyais et faire mon travail de doctorant – car je suis doctorant, d'abord à la Sorbonne, puis à l'ENS, un doctorat sur la Cour pénale internationale – où j'ai travaillé – et les violences de masse, commencé après avoir été violemment exclu du pouvoir socialiste ; *viré* le 6 mai 2012 – ou plutôt, contrat non renouvelé – après avoir été le principal conseiller d'Aurélie Filippetti, recruté à vingt-deux ans pour élaborer une réforme des politiques culturelles que je rendrais publique plus tard, alors que les notables qui m'ont enrôlé trahissent les ambitions de démocratisation qu'ils m'avaient demandé de préparer. Anticipant le sacre et le massacre de Netflix et d'autres géants, nous avions auditionné plus de deux cents personnes, rencontré Nonce Paolini, Rémy Pfimlin, Bertrand Meheut[2] et mille pontes du système que je jugeais sans intérêt, aux côtés d'une *Aurélie*, qui elle, tremblait. Prêt à remettre en question leurs privilèges et amender ce système décadent, je les voyais céder sans me rendre compte que la pourriture partout gangrénait et que bientôt nos promesses ils emporteraient.

Je suis exclu du dispositif de pouvoir donc, car on y abandonne ce qui au pouvoir a mené. Certains diront que la SACD et Canal + sont intervenus, je n'en sais rien, on me propose de rencontrer David Kessler, le conseiller culture du Président, pour devenir son chargé de mission, *Aurélie* m'appelle pour m'assurer qu'on trouvera *quelque chose* pour moi, je suis trop blessé, furieux, heurté, je rends publique mon éviction, j'ai vingt-deux ans et *Le Monde*, *Libération* en parlent comme d'un petit scandale, un premier faux pas dans un quinquennat qui en connaîtra plein, le gouvernement n'est pas encore installé que voilà déjà que…

Payé pour penser, je révèle dans la foulée le programme ambitieux que nous

avions élaboré, sans compromissions, sans me dédire de cette lutte contre la loi HADOPI qui m'avait porté à ces responsabilités, qui m'avait amené à mobiliser cinquante acteurs, réalisateurs et producteurs, amis, collaborateurs, proches ou moins proches, contre ce projet dont on voulait alors qu'il coupe les connexions Internet de deux cent mille Français chaque année, au profit de quelques lobbys et sans qu'aucune alternative ne soit proposée.

J'avais été reçu en haut des marches à Cannes par Thierry Frémaux, le directeur du festival, effusif alors à mon égard, et j'avais croisé *Aurélie* alors que je parlais avec Cronenberg, Don DeLillo et Moretti au seuil de la projection d'un film sur le festival. Elle avait rougi de honte en me voyant, je lui avais dit « Madame la ministre », elle s'était enfuie. J'avais vingt-deux ans, je venais d'enclencher la production d'un film avec Robert Pattinson, fruit d'une lecture et d'une cinéphilie héritées d'un père à l'exigence incontestée, les convainquant lui, Cronenberg et Don DeLillo de s'y lancer – il serait tourné à Toronto avant de se voir sélectionné en compétition. J'étais amoureux d'une femme extraordinaire, un amour de jeunesse qui m'accompagnait depuis les vingt ans – lorsque j'étais encore stagiaire, puis avais été recruté au cabinet du procureur de la Cour pénale internationale, à vingt ans donc, chargé de suivre avec lui tous ces crimes atroces, de l'accompagner dans ses réunions avec conseillers, ministres et chefs d'État, à l'Élysée, à Bruxelles et ailleurs, rencontrant la haute représentante de l'Union européenne en *triumvirat* autour d'une table en plastique avant qu'elle prenne ses fonctions, au cœur du pouvoir de Bruxelles ; femme avec qui nous aurions un terrible accident quelques jours plus tard qui la laisserait au bord de l'apoplexie et nous amuserait, parce que l'on riait de tout à l'époque, parce que tout était fou, j'avais vingt-deux ans et je partirais un mois au Nord-Kivu, sur un coup de tête, dans la foulée, pour évacuer l'atroce tension qui alors nous accablait. Mon ancienne petite copine, Lisa, qui voulait passer le *Quai* et l'aurait, avait déjà une première fois été abordée par les services de renseignement, la DGSI – nous avions alors dix-neuf et vingt ans –, qui voulaient en faire une infiltrée dans les cercles russes qu'elle fréquentait, elle avait paniqué, ils l'avaient suivie, lui avaient démontré qu'ils avaient accès à nos échanges, lui envoyant un certain « Loïc », pseudo identique à celui de l'agent qui traiterait (ou plutôt manquerait de traiter) « Mohamed

Merah » – je découvrirais cet étrange parallélisme en lisant *Paris Match* – au point où Dominique de Villepin, proche parmi les proches, qui était l'ennemi premier du chef de l'État à l'époque, en guerre ouverte avec Nicolas Sarkozy s'en était inquiété, inquiété que cela puisse également, par ricochet, le concerner, alors qu'il préparait une candidature à deux fécondée et qui se trouverait bientôt avortée, avortée notamment parce que Filippetti m'avait proposé de me recruter et que Moscovici, qui voulait être ministre des Affaires étrangères, aussi, – c'est Stéphane Le Foll qui me le raconterait – l'avait pensé, la première me saisissant en me proposant un titre de directeur de cabinet en une campagne qui de cabinet manquait, titre ronflant et sans intérêt proposé également à son ancien amant qui lui l'accepterait et qui, une fois au ministère, en souffrirait comme un chien, avant d'en mourir ou de se suicider, cocaïne et compagne main dans la main à Venise, déchu par l'amour qu'à une femme il vouait et des souffrances qui en découleraient, de ce mélange de sentiments et d'ambitions, d'instrumentalisations que le petit Paris tant affectionnait.

Un mois au Nord-Kivu donc, sur les sentiers, marchant impulsivement, pour suivre une guerre larvée, où je découvrais la violence latente, Goma, le Masisi, les passages à moto de checkpoints tenus par des hommes en arme enivrés, les forêts qui se densifiaient, les villages brûlés, la Suisse – puisque tout cela ressemblait à la Suisse –, la panique de ma mère à qui j'avais tout caché, celle de Dominique, bientôt meurtri par mon refus et un échec – que peut-être il m'attribuerait –, Cécile qui m'attendait.

Comment ne pas penser à ce moment-là déjà, comme tant, que quelque chose se déréglait ? C'est pourtant la magie des classes comme la mienne, lorsqu'elles accueillent, certains diraient la folie, moi peut-être, je crois, une forme de liberté qui tout permet, que de se voir partout accueilli puis rejeté. Je n'y appartenais pas, à cette classe, et pourtant elle m'adoptait, et je la découvrais, désir alternant mépris, rupture après rupture nécessairement s'ensuivant, recherche d'une forme de pureté qui jamais nulle part n'affleurerait.

Nous étions au tournant du siècle et un monde basculait.

Ma mère nous avait souvent raconté comment elle avait été arrêtée par une milice de je ne sais quel pays d'Afrique de l'Ouest lorsqu'elle avait vingt ans,

après avoir été draguée par Arafat et reçu de lui un keffieh dans des camps, entre Sabra et Chatila, qui quelques jours plus tard, de sang s'imbiberaient. Confondue avec une espionne, au Niger je crois, libérée par une amie intervenue auprès d'on ne sait quel ambassadeur, après des heures passées arrêtée, mitraillettes pointées – c'était *Caco,* la fille de Pierre Marty, l'inventeur de la psychosomatique je crois, celui qui, à Paris, ma mère avait accueillie, alors jeune et sublime Andalouse sans attaches, d'un village et d'un amour transi enfuie. L'amie nous avait offert quelque temps plus tard un magnifique bureau qui ornerait ma petite chambre, ayant appartenu à Marie Bonaparte et où j'avais trouvé, derrière l'un des tiroirs, un scénario original de Maurice Pialat. Voilà les mondes où l'on vivait. On regardait tout cela, fascinés, ma sœur et moi, comme on entendait les aventures de mon père, les lettres de Truffaut et Godard qu'il avait égarées, ses projets frustrés avec Antonioni, ses passions et sa folie.

*

* *

1. Banquier d'affaire s'étant allié à Xavier Niel afin de prendre le contrôle d'un certain nombre de médias, dont *Le Monde*.
2. Alors respectivement patrons de TF1, France Télévisions et Canal +.

Je rentrai du Kivu après un mois. Mon amour à mes côtés, brûlante et merveilleuse, après m'avoir souhaité, *en 56k,* un joyeux anniversaire, me faisant lire du Hatzfeld d'un point à l'autre d'une planète éclatée.

Le *Monde diplo* accueillait ma première enquête sur ces forêts et les arènes politiques qui s'en saisissaient, cet écart délirant entre deux mondes que pas même l'électricité n'embranchait, je crois que j'étais allé chercher la mort au Nord-Kivu, la mort politique et réelle, c'était la première fois qu'un tel texte je produisais.

Depuis juillet j'attendais une réponse du Quai d'Orsay, d'Alexis Dalem qui avait été mon maître de conférences en philosophie à Sciences Po, en affaires publiques – cursus suivi en parallèle d'études en lettres et philosophie. Il semblait assez exogène à toutes les querelles qui venaient de me toucher, indifférent à la médiatisation soudaine de ma rupture de ban avec un appareil socialiste qu'il méprisait et venait d'être nommé conseiller spécial, du ministre des Affaires étrangères qui voulait, par la Cour pénale internationale, fouetter le président de la Syrie. C'était un être étrange. Mon profil correspondait. Je parlais cinq langues, étais passé par tout ce que la République faisait de mieux, sortais d'études en philosophie, affaires publiques, lettres, géopolitique, tenais un séminaire d'élèves sur la CPI à l'ENS où j'avais justement exercé, etc.

Dominique avait été soulagé : s'ils recrutent un type comme toi, alors il y a peut-être quelque chose à espérer de ces gens-là. Dominique, avait porté la voix de la France contre la guerre en Irak en 2003, rencontré juste avant la faillite qui sombrerait mon père pour la troisième fois, je lui avais été présenté par des effets de bord alors que le CPE s'apprêtait. Lui expliquant à Matignon, doctement, qu'il était temps pour lui de rompre avec Sarkozy, il m'avait en retour largement vanté et s'était à moi attaché, Dominique, donc, qui tenterait plus tard de me convaincre de le retrouver en m'expliquant qu'il était

d'extrême gauche, plus à gauche que moi, mais non, il n'y comprenait rien, il n'imaginait pas, il ne savait pas ce qui se jouait. C'est du moins ce que je croyais.

La *gauche*. Être *de gauche* – j'avais bien fait adhérer ma famille au parti socialiste espagnol ouvrier à onze ans et commandé l'année suivante la Légion d'honneur à mon père sur le Minitel – c'était lié, je crois, au fait que je lisais *Libération* après avoir commencé par les pages sport pour chercher les résultats du club de mon cœur, le Barça qui alors ne brillait pas. Après tout, dans l'enfance disait-on, n'avais-je pas débarqué dans la chambre de ma mère, un dimanche, les mains croisées derrière le dos pour expliquer qu'il fallait prendre les troupes actuellement en Europe – Yougoslavie ? – pour les envoyer en Afrique, désarmées, y nourrir les affamés – Rwanda, Somalie ? – et que le ministre de la Défense devait faire ce qu'il fallait. Ministère de la Défense, à cinq ans. Étrange chose que d'y penser, me ferait-elle remarquer. Oui, comme la Légion d'honneur d'ailleurs, que l'on renverrait en m'engueulant, elle coûtait cher après tout, même si ça avait été mignon, et puis il aurait les Arts et Lettres, ce père[3], que cette fois véritablement on lui attribuerait, faisant semblant de s'en indifférer, on ne savait jamais avec lui ce qu'il aimait vraiment ou non, c'était comme moi avec les chevaux et Napoléon.

Je m'abonnais à treize ou quatorze ans – en troisième – aux *Cahiers du cinéma*, au *Monde diplomatique* et aux *Inrockuptibles* en plus de *Libération*, et j'engueulais mon directeur et professeur d'histoire, un certain Pierre de Panafieu, sur la Constitution européenne, avant que mon père, *fervent pacifiste*, ne me fasse la leçon. J'allais tout le temps au cinéma – les cartes illimitées venaient d'être lancées je crois, j'enviais celle, professionnelle, que le *pater* détenait – et je lisais depuis longtemps tous les mercredis après-midi, consciencieusement, *Le Film français*, cette bible imbitable pour tout membre de la profession, parce qu'il fallait suivre le souverain, comprendre ce qui lui arrivait, pourquoi il avait tant de hauts et de bas, ne parlait que de ça, travaillait tant et – en un sens – pourquoi il était si absent.

Je ferais des stages là-bas, chaque année, dès cet âge-là, commencerais l'équitation – celle des pauvres, disait-il, cette endurance équestre qui les arrière-pays peuplait et que les cheikhs du Qatar et de Dubaï bientôt

empoisonneraient, participant à des championnats du monde, deux jours avant le concours de Sciences Po, syncope maternelle qui n'avait pas supporté la sortie de l'*Alsacienne*, l'échec qu'elle anticipait en cet enfant qui rarement parlait et dont elle doutait alors du talent, après tout n'avait-il pas toujours été médiocre étudiant ?

Le stage à la Cour pénale internationale, je l'avais arraché par ricochet alors qu'en troisième année à l'étranger, dans une déréliction amoureuse complète, déjà Cé, A. et L. se mêlaient. J'étais devenu paparazzi dans un média local, *Mail Today*, une *joint-venture* du *Daily Mail* et du groupe *India Today*, à New Delhi. Photographiant des starlettes sans intérêt en leurs atroces soirées, déprimant sévère, rapatrié pour passer mes examens de philosophie. Richard Descoings[4] m'avait alors approché, avant de recruter, après que je lui ai suggéré de créer des doubles licences qui viendraient plus tard se concrétiser, nous l'avions croisé alors que je montais un film avec Cé et un proche, Cé déjà, qui n'était pas encore mon amie, mon amante, mon absolu, alors qu'elle nous ravitaillait à l'épicier du coin, nous invitant à y descendre alors que Descoings s'y trouvait pour l'inviter à notre projection – il écrirait sur son mur Facebook – nous étions en 2009 – « deux anges ont illuminé ma soirée, ils vous convient amphi Jean Moulin… » –, c'était déjà sale et ambigu, mon ami était plus ambigu encore que moi, et sale alors que je ne l'étais pas, mais nous avions dix-huit ans et cela nous hallucinait, nous le voyions nous proposer de déjeuner dans le restaurant privé, majordome en livrée, d'un Sciences Po qui ferait Cé s'interroger sur la nature publique du lieu où l'on nous accueillait, tenter je ne sais quoi qui avec d'autres se concrétiserait, nous approcher sans ne jamais y arriver.

C'était la période des grands amours et des plus grandes encore libertés. Partout les rumeurs déjà naissaient, de tous les noms on m'affublait, et tous les torts m'étaient prêtés. Silencieux et réservé, je traversais ces espaces en étranger, organisant conférences et publications de revues, reprenant le ciné-club de l'institution pour programmer ce qui de plus radical existait.

On m'avait volé et publié, projeté des vidéos de moi et de celle que j'avais aimée, j'avais alors approché le directeur et l'on m'avait répondu que rien n'y ferait. Mon amie en souffrirait, des articles anonymes paraissant dans une

gazette que j'adorais, alimentés par un membre de la direction qui me haïssait, et de fil en aiguille comme ça, numéro après numéro, je connaîtrais la réputation et la rumeur, tous ou presque me connaissant à cause de mes associations et de mes conférences, mais aussi de ce ciné-club qu'on m'avait demandé de re-refonder, où j'avais imposé une programmation radicale et exigeante, en y traînant des centaines d'étudiants par la grâce d'invités prestigieux, Catherine Deneuve, Louis Garrel, se succédant. Boutmy[5] rempli quasiment chaque mois, par un être mutant et enfermé, fuyant le rapport à l'autre, ne cherchant aucun bénéfice de ces histoires si ce n'est, le fait de faire, loin d'un monde et d'une vanité que d'autres nous prêteraient – ou espéraient, ou désiraient, projetant *Salo* et troublant qui nous approcherait. Voilà ce que ces années étaient. Je ferais une double licence en philosophie et droit à côté, rentrerais à Normale par l'université – un projet de recherche sur l'hébreu et le basque et un *concours étudiant* m'y introduiraient –, dirigerais un an les jeunes verts Paris-Île-de-France, faisant ce que je pouvais pour réanimer le mouvement, me présentant par engagement à une liste municipale où le parti ferait 1 % après avoir fait 0,7 % aux législatives qui précédaient parce que j'y croyais, à cette idéologie totalisante qui la première depuis les religions semblait capable d'embrasser le monde tout entier, et ainsi avançais, borné, comme je pouvais, le court-métrage que nous réalisions étant mauvais, les cours s'accumulant, le poste à Sciences Po m'accaparant, voyant autour de moi les sollicitations se multiplier, jeux de séduction auxquels je résistais puis cédais, bataillant à tout-va contre qui m'enserrait, dénonçant dans la presse l'administration qui m'employait lorsqu'il le fallait, ailleurs encore faisant ce que je pouvais pour tenir une barque qui partout coulait, refusant toute compromission, honnissant et démissionnant dès que Descoings accepterait une mission pour un gouvernement que je combattais, acceptant de disparaître avant de le retrouver, alors que tous le voulaient tué, l'accompagnant en ses derniers mois et sa dernière tentative de ne pas crever, parce qu'il se trouvait seul, et qu'aucun être ne le méritait.

À quelques heures de sa mort et de son suicide, son dernier message m'indiquerait qu'il « avait rêvé de moi », de New York, avant que sa femme m'appelle le lendemain pour m'annoncer sa mort, me demande de venir la

voir, voir le corps – je ne voulais pas voir ce corps, je ne comprenais pas – et de lui rendre un hommage qui me traumatiserait, le 3 avril 2012, devant toute la communauté de « Sciences Po », au sein de l'église Saint-Sulpice au nom des étudiants, pris au piège devant tous ces regards qui de rumeurs raffolaient et je me disais tant pis, pour une fois, pour la seule fois, je revendiquerais puis renverserais ce monde où l'instrumentalité régnait, tremblant littéralement, en y allant, en faisant ce discours paradoxal au sujet d'un être que seule ma mère avait admiré, qui ne m'avait, moi, jamais impressionné, et que pourtant j'avais décidé d'accompagner par fidélité, après l'avoir retrouvé le teint cadavérique quelques mois plus tôt, l'aidant à établir un grand plan de réformes de Sciences Po, le remerciant ainsi de sa confiance passée, de sa capacité à m'avoir fait comprendre à quel point les concours ne disaient rien, à quel point la méritocratie n'était pas, et m'avoir ainsi poussé à construire ma propre voie. « Tu étais son étudiant préféré », me dirait Nadia, dont je me suis toujours demandé si elle avait pensé qu'il y avait eu quelque chose entre lui et moi.

Je me suis perdu, mais je suis là, au retour du Nord-Kivu, un an après la CPI qui avait fini par m'embaucher à temps partiel – je cumulerais trois masters, à côté donc, en même temps que d'autres choses, je ne faisais que ça, aimer, construire et avancer, sans jamais *fréquenter,* sans jamais renoncer à la moindre heure de sommeil, sans jamais mondaniser, vivant intensément, volant à qui il le fallait les munitions et le carburant nécessaires afin de produire une pensée, trois mois après la campagne présidentielle de 2012 et la révélation de cette trahison qui aurait dû m'achever – cette trahison d'une gauche qui n'était pas la mienne, cette gauche qui, enfin, arrivait au pouvoir, révélerait toute l'horreur que je lui avais devinée, qui m'avait fait vouloir mourir tant elle m'avait dégoûté et dont j'avais vu et annoncé et crié qu'elle trahirait – c'était une époque où Gaspard Gantzer, Manuel Flam, Emmanuel Ethis, et tant d'autres puissants du moment devenus poussières en un rien de temps, m'envoyaient des notes – à moi ! – pour se caser, pour tenter de séduire celui qui tenait les portes de celle qui servirait – ministre, voilà ce que ça veut dire –, qui n'étaient là que pour ça, comme Hollande qui avait déclaré lui-même « vous êtes là pour des postes, vous les aurez », sans aucune idée de l'altérité lors de ces réunions auxquelles j'assisterais ; je le voyais déjà, ce quinquennat atroce, je le méprisais, on m'avait

prêté le bureau de Hollande et j'aurais pu y pisser, et je m'étais recroquevillé jusqu'à n'occuper que l'une de ces marges, au cœur de la raison d'État, qui vous permettent de voir le pouvoir sans l'exercer, de l'apprendre et le connaître pour mieux le dévaster – à vingt-deux ans, vouloir un poste appartient aux êtres avariés, moi je voulais voir, voir le pouvoir, le pouvoir de bouleverser les destinées, non pas celui de s'insérer – c'est ce qui me ferait déjà honnir à ce point Macron, était-ce si inenvisageable, de se tenir loin de ces vanités, qui déjà en ces eaux-là grenouillait.

J'avais méprisé le discours du Bourget auquel j'avais été invité, voyant *Aurélie* et les autres se lever et s'asseoir en mode automatique au rythme des scansions d'un homme que personne ne respectait, dégueulé la tartuferie de ces automates avariés, proposé de démissionner dès février, écrit une lettre au *Monde* qui l'avait acceptée – Clarisse Fabre[6] pourra en témoigner, Nicolas Truong[7] dans ses archives l'a gardée – et pourtant déjà ladite *Aurélie* m'avait retenu, fait dire que *François* me trouvait très bien, qu'il fallait rester, qu'on ne pouvait pas partir comme cela, la lettre était sur son bureau, elle m'avait simplement dit : « Et alors je fais quoi, moi, qu'est-ce que je ferais ? » je lui avais répondu : « Eh bien, toi aussi tu partirais, nous avons été trahis sur HADOPI, nous avons promis – est-on à ce point en manque d'institutionnalité ? » Oui, partir et Sarkozy, qu'importe, « mais non, Sarkozy, la gaûche… » qu'elle me répondrait, avant de se voir réduite à animer des meetings de campagne avec Valérie Trierweiller et Najat Vallaud-Belkacem, refusant d'ouvrir ma lettre, avant de devenir l'une des plus insignifiantes ministres que la rue de Valois accueillerait.

Que de laideurs, en y repensant, à ces mondes sans idée, où l'intérêt partout dominait.

J'avais alors poursuivi sans rien concéder, travaillant d'arrache-pied à des projets qui seraient abandonnés, squattant pour me reposer le bureau du futur président que l'on nous avait prêté, le présentant à *Catherine*, ma bonne fée, et ainsi je continuais. Il y avait une stagiaire que j'admirais, une âme bonne dont la présence simple m'apaisait, qui avait quelques semaines plus tôt tenté de me séduire, dans l'un de ces festivals fous que le Portugal organisait et où tous, orgiaques de la culture et du cinéma, se réunissaient, présence-absence assise

sur mon lit pendant que tous se *torchaient* et se jetaient nus dans les piscines en des simulacres de scènes mille fois jouées, caressant le chat que je venais d'adopter et traînant partout, courant dans les couloirs de cet hôtel magnifique, attendant quelque chose que son amie interromprait, tant mieux, j'étais déjà avec Cé, nous coucherions elle et moi dans ce bureau extraordinaire, avant que, visitant le Quai d'Orsay, sans y toucher, sans jouer, nous nous regardions éberlués de ce qui se jouait.

Mon cœur resté vert, écolo, je votais pour eux après avoir flashé en 2007 en lisant leur programme, tout simplement, c'était la première fois que je voyais une façon de penser le monde qui tout englobait et je pensais alors que je le resterais toujours, politiquement, je le croyais alors que la souveraineté revenait, redescendant pas à pas, sans jamais croire trahir, car toujours cette obsession de la rupture, de la remise en question de toute légitimité acquise, de tout pouvoir octroyé, m'atteignait. Qu'est-ce que la pureté ? Voilà ce que je me demandais, alors que tout autour le néant régnait.

Il y avait deux êtres donc : celui qui accumulait, et celui qui pensait. Retour au Nord-Kivu, meurtri par cette opportunité ratée, de mon fait, Behrer s'en souviendra, il me le reprocherait – j'avais déjà fait des choses dans la presse, *Libération* à plusieurs reprises, *Le Monde* aussi, mais là, c'était plus important, il y avait un objectif, assouvir une passion en prenant un train qui à cet âge-là ne devait être raté. Je rentrais, le *Diplo* me prenait, et Alexis Dalem me rappelait pour m'indiquer qu'un microposte était disponible à ses côtés. Une misère. J'hésitais. Je vivais à Port-Royal, un vingt mètres carrés partagé avec cette grande illuminée d'un mètre quatre-vingt-sept et ce chat qui ne cessait de pisser ; Denis Pietton, le directeur de cabinet, avait « adoré mon CV », mais le directeur adjoint, Alexandre Ziegler, – dont on devinerait plus tard qu'il était le véritable homme de pouvoir, placé à ce poste d'adjoint le temps seulement de se légitimer, c'est ainsi que dans les couloirs, le pouvoir se faisait – *était au courant*, et demandait donc à ce que je sois « *caché* ». Ils me voulaient donc, mais à moitié, tout cela flottait, mais j'acceptai. Me voilà donc « collaborateur extérieur du ministre » au sein de la direction de la prospective, en charge des droits de l'homme et des discours, à un bureau de cabinet. Un petit poste, microscopique, mais au cœur du palais, aux côtés du *bureau du grand escalier*,

donnant directement sur le Saint des Saints, avec accès par une porte dérobée à tout ce que l'État de secrets fabriquait, le bureau du ministre où je déambulerais libre des mois durant, de baignoire dorée en proximités avec les appartements privés, me faisant gentiment alpaguer par les huissiers lorsque, à trois heures du matin, ils me trouvaient dans l'un de ces salons d'apparat où rien ne se passait, seul habitant véritable de ce lieu saturé de fantômes et d'histoires ratées où tous ne faisaient que passer. Je refusais l'habilitation au *secret* et *très secret*, j'étais intimidé, je le regretterais, c'était dans l'alcôve du directeur adjoint de la « DP[8] », Maxime Lefèbvre, qui bientôt se ferait virer et penserait que c'était moi qui avais contre lui manœuvré – tout était trop rapide, je ne comprenais ce qui se jouait. Confidentiel, cela suffira, je lui dirais, alors que sa plume, les autres cases s'apprêtait à cocher.

Dans l'ennui de la raison d'État et de ses commis endormis, qui me ferait partir un temps dans un lycée, à Thiais, enseigner les *SES*, pour voir ce que ça faisait, ces allers-retours sur le RER C, ce passage des ors de la République à ses lieux les plus éloignés – deux cents élèves, une masse immense de corps et d'impatience soudain projetés contre moi, je n'avais pas vingt-trois ans –, je me verrais pris en une guerre ouverte sur la Syrie qui à l'époque ne comptait pas autant de spécialistes qu'aujourd'hui, suivie dès ses premiers jours *via* un réfugié qui m'avait fait transmettre des centaines de vidéos révélant les massacres qu'alors le régime taisait, vidéos que j'avais à mon tour passées à Natalie Nougayrède, qui n'était pas encore directrice du *Monde*, que j'admirais, depuis que nous nous étions vus pendant que j'étais à la CPI, pour sa rigueur – cela fait si longtemps maintenant, un souvenir vaporeux, son Albert Londres en Tchétchénie, cet écart qui à partir de mon engagement auprès de Julian Assange se créerait, mon plus grand regret. Je l'aimais véritablement, cette femme refermée et détestée de tous les courtisans qui ne trouvaient prise pour l'influencer, sèche et rétive à toute compromission, modèle pour qui comme moi tout aspirait à dominer, trop atlantiste mais, comme le dirait Julian, « qui à sa place ne l'aurait pas été ? ». Reçu en son bureau, le lendemain de ma rencontre avec Assange, elle m'entretiendrait d'un devenir journalistique – Raphaelle Bacqué[9], qui m'avait fait trembler, littéralement, le nierait – ce que j'écartais en lui disant, dans ce lieu qui tant d'histoires avait fabriquées : « Je

ferais de la politique, comment ne pas trahir le contrat de confiance que le journaliste a avec ses lecteurs en sachant que je veux faire de la politique et non eux ? », j'avais dit ça oui, timidement, sans forfanterie ni formalisme, mais très sincèrement, obsessions éthiques délirantes à vingt-quatre ans, et pourtant. Nous étions en janvier 2014, j'étais à Yale, je venais de déjeuner avec Xavier Niel, de rencontrer la veille le fondateur de Wikileaks, de revenir de Centrafrique, le monde était ouvert et en un certain sens à mes pieds, Cé était là, il n'y avait pas de craintes, tout avançait.

Niel m'avait parlé d'un certain Emmanuel Macron qu'il voulait propulser, je l'avais engueulé et envoyé ensuite un e-mail avec cet objet, « 2 + 18 », sa note en philosophie et la mienne au bac cumulées, pour lui proposer de réfléchir à d'autres sujets – je ne savais pas quoi faire ni lui proposer, il me le reprocherait – et l'engueulant déjà de ce qu'il prévoyait, le prévenais des grands dangers que l'*hubris* mêlant argent et politique pouvait susciter. Cela ne pouvait rien donner, je l'avais senti dès ce déjeuner où il avait *fait le show* sans véritablement se livrer, et nous deviendrions rapidement ennemis intimes, ou plutôt je l'allumerais comme je l'avais déjà fait à ce déjeuner, lui reprochant d'avoir racheté tous ces organes de presse non pour les dangers qu'alors encore pour la France je ne pressentais – mais en lui indiquant qu'un jour on le lui reprocherait, et que cela, du mal à tous ferait.

Tout a commencé en janvier 2014 donc, lors de ce *winterbreak* qui m'a fait voir la guerre et la Centrafrique, la façon dont l'information se fabriquait, ces tirs et ces machettes, cette femme proche de Pigasse qui m'avait laissé sa chambre pleine de documents secrets que j'avais photographiés après avoir tenté de vérifier dans le moindre recoin de la pièce où les pièges se trouvaient – documents révélant des faits de corruption que des années plus tard WikiLeaks publierait, avec d'autres d'un directeur de cabinet d'un ministère des Mines qui les avait laissés quelque part traîner.

Je la voyais instrumentaliser d'autres journalistes après avoir tenté de m'instrumentaliser. Je résistais, pas eux. Des faux charniers, des intox, tout circulait. Je publiais des articles dans les *Inrocks* qui les rendaient fous de tension – nous étions la veille de Noël, ils ne comprenaient pas ce que je foutais là, que je ne me contente de couvrir les concerts de New York où ils

m'envoyaient, l'ambassade ne répondait pas, les traquenards, lynchages, mini-coups d'État s'accumulaient, l'armée française me proposerait un jour de me faire hélitreuiller alors que pris entre deux barrages avec des Casques bleus, les machettes approchaient – avant que je ne republie un long article où je dévastais le traitement du conflit par la presse française, la façon par laquelle elle s'était laissée manipuler, le prétendu génocide qui n'en était pas un, le tout pour justifier une intervention militaire, une guerre qui n'avait pour vocation que de servir des intérêts – cela enfanterait une réponse brûlante d'une correspondante sur place et une émission dans « Arrêt sur images » où à nouveau je les allumerais, parlant des véritables raisons du conflit, dont les luttes autour d'une certaine mine d'uranium, Bakouma, que cette Noy Denard m'avait mentionnée, et sur laquelle, des années plus tard, j'enquêterais en revenant sur le terrain et en traversant les enfers pour en tirer les preuves d'une corruption que tous nieraient – tout cela parce que dans cette émission, je m'étais engagé à le faire pour compléter cette enquête, et qu'à ma parole plus qu'à tout je tenais, craignant sincèrement de mourir en travaillant sur ce qui, cela se saurait, deviendrait la plus grande affaire de corruption politique de la décennie – Daniel Schneidermann écartant cependant alors ces révélations lorsque je les lui présenterais, fier de les avoir tirées des creux du monde, et d'avoir tenu la promesse sur son plateau énoncé, Daniel Schneidermann donc qui les balayerait afin de préserver les amis qui au *Monde* les avaient censurées. J'avais vingt-trois ans, oui, donnais des leçons – Bonnaud me le reprocherait si amèrement et violemment à mon retour, il avait tellement cru que j'allais crever, que nous ne nous reparlerions longtemps plus – mais ce que j'avais vu, et recoupé, ils ne le nieraient jamais. Je rentrai, vis tous ces gens, retrouvai ma famille décomposée, rendis les gilets pare-balles et casques non troués que j'avais à RSF empruntés, et rencontrai Julian, donc, avant de retourner à Paris. Il me faudrait un certain temps avant de ne plus sursauter aux chocs divers, comme une douce courbe qui longtemps tarderait à s'atténuer ; j'avais vu des corps après tout, des corps déchiquetés, des masses folles, j'y avais accouru, m'y étais mêlé, était-ce mon visage d'enfant qu'en sais-je, mais j'en étais sorti vivant, loin de tout, des tournées des grands-ducs longtemps dénoncées, travaillant laborieusement chaque information pour la sortir, dénonçant les travers du *Monde* et d'autres – cela deviendrait ma spécialité – sans rien en

attendre si ce n'était de retrouver ma plus proche, ma bien-aimée. Cé, à côté, nous aidait et touchait un peu d'argent ici et là en servant, défilant pour Jean-Paul Gaultier où je l'avais trouvée dure, révélant une violence jusque-là masquée, sur cette scène où soudain elle semblait se montrer en ce qu'elle était, nous amenant à rompre et à nouveau nous réconcilier, en des moments où, ne ressentant plus rien, je la regardais, froid et masqué, et, dans la nuit de Bangui, alors que revenant de Bozoum où un massacre venait d'intervenir, des hommes en machette nous avaient encerclés et demandé de sortir de la voiture, moi et les deux Casques bleus que j'accompagnais, j'avais eu le temps de l'appeler pour lui dire une dernière fois ce que d'elle je pensais. Pour lui faire savoir que mes derniers mots à elle iraient.

2014, Julian Assange donc, présenté par Jérémie Zimmermann[10], afin qu'il me mette lui-même en relation avec Edward Snowden[11]. Nous arrivons à l'ambassade, achetons de quoi manger, rentrons, il est taiseux, grand, impressionnant, son anglais australien m'est difficile à comprendre, il observe, écoute – je parle de la Centrafrique –, nous montre une petite boîte où il garde les choses les plus folles qu'on lui a envoyées – des dents, des cheveux, des dessins schizoïdes, se laisse montrer des vidéos débiles par Jérémie et conte d'autres histoires sans timidité. Nous deviendrons proches, je crois, aussi proches que l'on peut l'être comme ça, mais quelque chose toujours entre nous, de l'ordre du secret, demeurera. Je l'aime parce qu'il est, comme tous ceux que j'ai aimés, au plus creux des mondes dont j'ai vu ce qu'ils étaient. Le système de réception des informations de WikiLeaks ne fonctionne plus. Oublié, enfermé, accusé de viol, tous le pensent fini, terminé. Tous au sein de l'élite sont ravis de s'en être débarrassés, et c'est ce qui va me faire l'estimer. Il a permis aux citoyens du monde de voir comment le pouvoir se fait. Il est un démocrate entouré d'oligarques et de serfs. Je ne prête pas encore garde à l'importance du pouvoir de l'information. Il va m'y initier. Il y a une interruption au bout de trois heures : un cours de boxe était prévu, mais il souhaite que nous revenions lorsque celui-ci sera achevé. Nous sortons, Jérémie et moi, prendre un verre. Julian lui, est bloqué. Il fait nuit, crise de claustrophobie. Plus tard, il n'y aura plus de boxe. Faute de professeur, d'IRM, de traitement d'une blessure toujours plus marquée, Julian se verra toujours

plus isolé, manipulé, mais lucide et sans jamais rien, intellectuellement, concéder, jusqu'à la prison antiterroriste où il se verra finalement enfermé.

Nous revenons. Je commence à travailler avec lui, via l'équipe de défense. C'est *dealé*. Un rôle de juriste, non payé dans un premier temps, pour l'accompagner et l'aider à s'en tirer. À partir des ordinateurs de l'université de Yale, je me connecte à Tails, fait des recherches, et avec quelques amis commence à élaborer une requête auprès de l'ONU qui, deux ans plus tard, fera du Royaume-Uni et de la Suède des pays condamnés pour détention arbitraire pour la première fois de leur histoire, et amènera, grâce au travail de quatre-vingts d'entre nous, à la fin des poursuites menées contre lui pour une affaire inventée pour le délégitimer.

On est quelques enfants sortant de l'adolescence, et au cœur de ce pouvoir turgescent, on les combat et on les bat. On hésite à miner des bitcoins, quelques centaines d'euros à l'époque, que l'on laisse là, tandis que des milliers d'autres affluent suite au blocage des comptes de Wikileaks par les États-Unis, qui amène des milliers d'Anonymous à nous soutenir de cette façon. Nous en parlons avec Julian, qui me l'assure : « cette monnaie croîtra sans cesse, il faut la conserver ».

Je reviens aux États-Unis deux jours après l'avoir rencontré. J'avais quitté le Quai en juillet de l'année d'avant, ennuyé et indigné par l'incapacité du ministère à se mettre en accord avec les paroles de son ministre, par les résistances bureaucratiques, la conviction suffisante et permanente de la *direction ANMO*[12] que « Bachar allait tomber », jour après jour la même histoire, rien ne se passait et je ne jouais aucun des rôles auxquels j'aspirais ; aucune de mes notes, d'effet sur le réel ne produisait. Tout le monde attendait, chacun son poste, l'un au Koweït, l'autre au Japon, et les convaincus isolés se neutralisaient. Je ne servais à rien, les dorures étaient belles, les télégrammes diplomatiques qui du monde entier affluaient, intéressants, mais tout cela me montrait un monde qui ne faisait que péricliter. J'avais signé une lettre de démission, m'étais embarqué pour Yale, et là, j'y revenais.

Contrôle de sécurité : *secondary screening*. Première friction avec l'appareil d'État. Était-ce parce que j'avais changé de passeport ou parce que j'étais, *déjà,*

repéré ? Ces longues attentes, plusieurs heures sans interrogatoire ni quoi que ce soit, se répéteraient à partir de là, à chaque fois. Jusqu'à ce jour de décembre 2017 où, après une rencontre à l'Élysée et le nécessaire feedback que j'étais allé porter à l'ambassade d'Équateur à Londres auprès de celui que je conseillais, où l'on me signalerait, au poste de contrôle français de St. Pancras, que je faisais partie du fichier français des personnes recherchées. J'avais vingt-huit ans, et la France, m'annonce officiellement qu'elle ne demeurerait à mes côtés.

Quatre heures d'attente donc, et à la sortie, dans les bagages, une notice TSA m'indiquant qu'ils avaient été fouillés. Mes ordinateurs sans batterie avaient été partiellement rechargés, et tout serait à partir de là à l'avenant. Je m'en fichais, car je savais qu'il n'y avait rien de répréhensible, que je n'avais rien à craindre. Je croyais.

Août 2014. Un collaborateur de WikiLeaks me contacte pour m'indiquer qu'ils souhaitent me recruter au sein de l'équipe de défense. Cette fois, il faut y aller. J'ai entre-temps croisé à l'ambassade Baltasar Garzón, le juge espagnol qui a fait arrêter Pinochet, et auquel j'avais rendu hommage alors que j'étais stagiaire à la CPI, circa 2010, en organisant un événement à Sciences Po qui littéralement le sauverait de l'écrasement par les restes d'un régime franquiste qui sur lui s'abattait. À Paris, après avoir rencontré un procureur que cela avait amusé, il avait tremblé, Baltasar, lorsqu'il avait vu, à son arrivée à l'aéroport, flanqué de deux policiers, un enfant de vingt ans l'accueillir ; c'était donc lui, le responsable de cette prestigieuse organisation que tous présenteraient ce jour-là comme une des plus importantes ONG en Europe, et que nous venions en fait d'inventer. Il s'était montré malaisé tout au long du trajet. Et si tout cela, qui était censé le sauver, ce dernier espoir, n'était qu'un écran de fumée voué à se dissiper ?

Arrivée à Sciences Po, cinq cents personnes entassées en une salle, vingt caméras, Eva Joly, Élisabeth Guigou, Mireille Delmas-Marty, Luis Moreno Ocampo, Miquel Barceló, Amnesty International, les flashes, la masse d'étudiants, les longs appuis et discours, les hommages, l'amour fou. Le jour même où, en Espagne, on le suspendait et tentait de le détruire, les journaux télévisés de tout le pays s'ouvraient sur cet événement : la France et le monde

encensaient celui que l'Espagne reniait. Amnesty, Sciences Po, la CPI, je les avais tous embarqués, c'était ma façon à moi de me sauver, de le sauver, de sauver un honneur auquel tout le monde renonçait de faire de ce passage à La Haye quelque chose qui du sens produirait. Opération commando, la seconde après l'HADOPI, quelque chose, enfin, pour les autres, était fait. Dans la foulée, le procureur de la CPI le recrutait à son cabinet et me demandait de devenir son assistant spécial afin de l'accompagner. J'avais vingt ans et coincé entre ces deux âmes folles, trop jeune pour que le poste pût être pérennisé ou même officialisé, participant à chacune des réunions du « comité exécutif » où les informations les plus sensibles de l'institution se partageaient, j'intervenais tandis qu'ils s'engueulaient sur l'opportunité d'intervenir en Palestine, l'un enroulant ses sourcils dans ses doigts, l'autre se rebellant de son embonpoint. Luis, Baltasar. Je les regardais et les aimais, alors qu'ils me faisaient découvrir le fonctionnement quotidien de l'une des plus grosses machines bureaucratiques que la diplomatie ait créées – six mois passés, Palestine, Congo, Libye… le monde entier, à distance, entre nos mains, passait. Le procureur « m'offrait » un contrat à distance d'officier de liaison à Paris, où je superviserais quelques affaires et surtout, vers la Tunisie, m'embarquerais pour faire de ce pays le premier des révolutions arabes – Ben Ali, à peine, tombait – à intégrer le système de Rome auquel la CPI appartenait, me faisant de ce fait – le greffe ne le supporterait pas – sortir du jeu, avec un sourire et un merci d'un procureur qui une nouvelle fois s'en amuserait.

Août 2014, donc. Sur suggestion de Baltasar, et suite à notre bon travail auprès de l'ONU, Julian propose de me faire recruter en Équateur, au sein du ministère des Affaires étrangères, du cabinet du ministre, afin d'y devenir leur relais. Partir à Quito… j'ai vingt-trois ans, je prends. On organise un plan : entre Londres, Madrid et Paris, on se donne six mois pour le libérer. Je suis en train de finir mon doctorat après l'avoir à peine commencé. Entre-temps, j'ai envoyé un texte à Barbara Cassin et Alain Badiou et ils l'ont accepté : je vais donc être publié, à cet âge-là, dans la plus prestigieuse et exigeante collection de philosophie que Paris ait fécondée. J'insiste sur cet âge, car alors que la fierté m'empourpre, l'ego va me dévaster. J'ai déjà publié un livre, à vingt ans, chez Capricci – j'adore cette maison, celle de Lounas et Burdeau – sur

HADOPI, à leur demande, pour conter les batailles que nous avions menées. Cassin ne cessera de répéter la merveille de m'avoir « trouvé » sans piston ni rien, lorsque découvrant le merveilleux monde dans lequel je baignais, de prix Nobel en grands artistes, elle semblera penser que tout aurait pu être si facile si autrement j'avais joué – mais elle ne le sait pas, la timidité, l'étrangeté, la nécessité de par soi-même exister, de tout construire en dehors de ces précieux relais. Je vais donc être publié, par moi-même et pour moi-même, je le dis et le redis, mais je n'ai pas encore de sujet de thèse – je rencontre Sophie de Closets, alors encore éditrice seulement, enceinte de huit mois et fumant à son balcon, je la trouve magnifique, menteuse, joueuse, je lui pardonnerai toujours ces traits, la seule je crois, elle sera quelques semaines plus tard nommée P.-D.G de Fayard qui va m'accueillir et me détruire. Ce n'est qu'en mars 2014, en regardant, de la bibliothèque de droit de Yale, l'audience de jugement d'un certain Germain Katanga dont j'avais suivi les affres lorsque j'étais à La Haye, sans jamais m'y intéresser – coupable, nécessairement coupable – que quelque chose s'est enclenché. Cet être, vraiment, n'est pas coupable. Le juge français s'embourbe dans des raisonnements abscons, quelque chose ne va pas. Au même moment, je reçois une lettre de menaces de la procureure de la CPI, la nouvelle, dans le cas où je publierais mon ouvrage : je pourrais me retrouver en procès pour atteinte à l'administration de la justice devant une institution chargée de lutter contre les génocides et crimes contre l'humanité. Ils craignent que je révèle ce que je sais. Il n'en est pas question. Aux côtés de criminels de guerre dont je me rendrais selon elle complice, on me menace et m'ordonne de cesser. J'ai vingt-trois ans, Fayard propose immédiatement d'abandonner l'ouvrage ou de continuer seulement si les frais juridiques sont pris en charge de mon côté – insigne lâcheté – je tiens, ils me préviennent, je tremble, pour la deuxième fois de ma vie, mais décide de ne rien lâcher. Un long mail envoyé à la procureure sur son adresse officielle, où je la rassure en lui indiquant que je ne raconterai ni tel acte scandaleux ni telle illégalité grossière qui menaceraient non tant l'institution que quelques-uns des petits marquis qui y exercent, me sauve : ils savent maintenant qu'en cas de procès, ils seront obligés de produire cette pièce, et dès lors, de s'exposer. Les recommandés et les harcèlements cessent. Mais quelque chose s'est brisé.

Je commence ma thèse dans ce mouvement brûlant, et je l'achève huit mois plus tard, en novembre 2014, soutenue face à une professeure honoraire du Collège de France, la directrice du département de droit international de la Sorbonne, mon professeur, merveilleux professeur d'histoire de droit de l'ENS, Jean-Louis Halpérin, le directeur du département de philosophie de l'ENS et une professeure de philosophie de l'université de Lyon, Isabelle Delpla. Mention très honorable avec félicitations du jury, prix de thèse, publication, recrutement dans la foulée au sein du CNRS allemand, le Max Planck, à un poste de *senior research felow* – encore, déjà – que je quitterai quasi immédiatement, saturé des émanations pourrissantes du Luxembourg où le centre, contre lourdes subventions, a été délocalisé, et de l'ennui qui y règne, angoissant à l'idée de me trouver, entre Clearstream et UBS, coincé. J'ai vingt-cinq ans et après avoir en huit mois élaboré un texte qui a d'autres des années prendrait, j'interroge pour la première fois ce qui est. Car pour la première fois, nul facteur extérieur ne saurait l'expliquer. Je comprends que quelque chose est là, qui ne tient pas à une inadaptation de l'autre, une incapacité à se fondre dans la masse qui n'est pas naturelle. Pour la première fois, les faits s'imposent sans contestation. Ce n'est pas eux, c'est moi. Je change de braquet. Ni relations, ni classe, ni quoi que ce soit. Tout cela joue, ne cesse de jouer, d'accroître de façon délirante ce pouvoir qu'on ne cesse de m'octroyer, mais non. Je n'ai plus à m'adapter. Ce qui commence à cet instant-là est une lutte acharnée.

Avec un préambule indiquant que des menaces de procès sont toujours prégnantes, je soutiens donc une thèse dans laquelle je détruis l'institution à laquelle j'ai à tort cru, et qui pour cela me primera, décortiquant la mécanique qui l'a amenée à condamner un jeune Iturien de vingt-quatre ans, chasseur d'okapis accusé de crimes fantasques, promu général par son chef d'État juste avant de se voir, pour cela, extrader. Lors de son procès, j'étais là-bas, et comme tous là-bas, je ne m'étais pas posé de questions. Coupable parce que noir. Coupable parce que Africain. Coupable parce que amené jusque-là.

L'être, Germain Katanga, était innocent. Le coupable, c'était moi.

Août 2014, on me fait donc cette offre, qui consiste à Wikileaks formellement me lier, et, dès le lendemain, sur Viber, réapparaît « Noy

Denard ». Elle veut me parler. Dans le cagnard de Paris, j'arrive au Select, où elle m'a donné rendez-vous, boulevard du Montparnasse. Tout est vide, elle est au fond de la salle, de grandes lunettes couvrent son visage. Elle les retire. Elle était belle, avant, Roméo Langlois[13] m'avait même demandé si je l'avais couchée, jaloux de ce qu'il m'arrivait, tandis qu'auprès d'un camp de Séléka je me rendis.

Elle est défigurée. Elle vient d'être tabassée. Téléphone posé sur la table, elle m'explique et me raconte avoir été mon agent traitant (*sic*) à Bangui, avoir parlé, et s'être fait détruire par les siens dans sa planque, avoir perdu l'enfant qu'elle portait depuis que nous nous étions rencontrés, hospitalisée, son copain, CRS, muté à Lille. Elle me donne mille détails. La DGSE est mentionnée. Je ne comprends pas de quoi il s'agit. Mise en garde ? Hasard ? Crainte que j'aie emporté des informations que je révélerais ?

Tout cela sent le chiqué. Des années plus tard, un copain me parlera de la CIA.

Je ressors de là sans trop savoir que penser. Lui demande des photos, des preuves, qu'elle ne m'enverra pas. J'accepte l'offre de Baltasar et Julian. L'Équateur mettra le holà, *trop jeune*, et c'est comme conseiller au sein du cabinet de Garzón, en parallèle à mon poste au Luxembourg et à ma formation d'avocat, que je serai, neuf mois durant, rémunéré pour travailler avec celui que le monde entier a décidé de traquer.

C'est le début de la sortie du monde confortable de Paris, de la reconstruction d'un nouveau moi. J'ai refusé de passer l'ENA et le *Quai*, je sais, mais ne saisis pas à quel point ma vie va se voir basculée par les chemins que je viens d'épouser. Mes parents, sans le sou, ne réussissent plus depuis longtemps à payer le loyer de cet appartement du sixième arrondissement où ils s'étaient installés, j'ai été élevé comme un grand bourgeois, et vais devoir les aider tout en déconstruisant les mondes qui m'ont formé.

Janvier 2015. On me donne toute une série de dispositifs ultrasécurisés. Je dois quitter les réseaux sociaux, me débarrasser de mes smartphones, m'isoler et me protéger. Commence une suite d'activités folles qui vont m'amener à

négocier avec des agents secrets en Grèce dans une chambre d'hôtel à double battant, à fréquenter Genève beaucoup trop souvent, Londres, le Luxembourg, sans pouvoir rien partager. Cé commence à s'inquiéter et à s'écarter. Je n'arrête pas, l'isolement croît, les attentats interviennent, je vomis à cette mobilisation factice, hypocrite, écris une lettre appelant au « deuil des fous », visite le jour de la manifestation l'exposition Sade avec Alphonse et mon amie, nous sommes trois, les larmes aux yeux, face à ces œuvres, pleurant de ce qui est en train de se passer, prenant en photo le Rhinocéros qui fait face au Quai d'Orsay comme si Ionesco l'y avait placé, mon texte est pris puis rejetée – trop radical, paraît-il, trop long, diront-ils, et lorsqu'en avril pourtant, miracle, la femme que j'admire le plus au monde, Christiane Taubira, me convoque à son bureau pour me recruter place Vendôme, au ministère de la Justice, un nouveau choix doit être fait.

J'arrive place Vendôme. J'attends. La Garde des Sceaux me reçoit. Elle ne sait pas trop ce qu'elle veut faire de moi. L'entretien dure trois quarts d'heure. Nous tombons sur un poste de conseiller. Je lui demande une seule chose : lien direct avec elle. Elle m'accompagne à son secrétariat, qui est occupé, me dit de les rappeler dans la semaine pour lui confirmer, je le fais vingt-quatre heures après. Je dois commencer au Max Planck trois semaines plus tard, je cherche un appartement avec Cé – nous avons été éjectés de celui que nous avions jusque-là partagé. Les visites s'enchaînent, le cabinet tarde à revenir vers moi. Je m'épuise, ne cesse de voyager. L'agonie va durer plus d'un mois, jusqu'à ce que je décide de moi-même d'abandonner.

*

* *

3. Mon père s'appelait Paulo, et il aurait eu aujourd'hui, je tiens à cette formulation, encore vivante et bientôt éloignée, soixante-dix ans. Producteur de cinéma, porteur d'une moustache renommée, ayant laissé son nom en tête d'un peu plus de trois cents longs-métrages, ouvertures de génériques traditionnellement tenues par d'étranges inconnus, son nom vibrait au cœur de ces espaces dédiés aux êtres les plus puissants, faits dans et pour l'ombre, capable de diriger et de consumer à distance, choisir, dès lors dé-terminer, dé-finir, les corps qui se verraient brûlés par la visibilité.
Un être de pouvoir à la fonction emplie de mystères, impossible à expliquer et longtemps à comprendre, artificier des ombres et

des spots qui le protégeaient, et dont, à cet âge, déjà, quelque part, l'effacement avait commencé. Depuis qu'une séparation en forme de dévastation avait signé la fin de nos rêves et nos grandeurs, un certain retour au réel jusque-là évité était arrivé. À vingt-cinq ans, il me semblait que ma vie s'était alors arrêtée avec la sienne, moteur à propulsion que l'on peinerait toujours un peu plus à faire redémarrer, qui quelques mètres encore – avant que. Point. Il fallait, là, un grand point.

Paulo était porteur d'une moustache étrangeté. Une moustache étrangeté, oui, ce qui me vaudrait, lorsqu'à mon tour je m'y déciderais, d'étranges sarcasmes dont l'époque était entichée.

Cet homme, il est vrai, nous avait exposés à cela. Un gitan ou un truand, un enfant d'un régime qui ne sut le tenir prisonnier, enfui à la conquête des grands faubourgs, être éternellement fauché, brillant jongleur aux trous infinis, jouant avec l'argent que l'on voulait bien lui prêter, se vantant de solides inimitiés dans ce petit Paris qu'il disait détester, mais que ma mère nous avait par la tangente imposé, afin de nous protéger des affres et pulsions solitaires que son mari charriait. L'homme, adjudant-major du bac de sa génération, qui jouait au poker plutôt que d'étudier la chimie, et qui fuirait son diplôme pour s'éviter l'Angola, le Mozambique, l'entreprise pétrochimique qui voulait le recruter. Le deuil d'un père parti à un âge où il ne le fallait.

Un être en fuite. En fuite permanente. Qui me ferait aimer follement une folie, celle d'une amante d'une vie, Cé, femme elle aussi en fuite, en fuite permanente, jusqu'à ce que sa rupture définitive avec ma mère me rende soudain sensible à la non-virtualité de ce que les solitudes charriaient, et me soumettent à sa folie, jusqu'à frôler la mort, la vraie, par incapacité à me défendre et à me protéger en un environnement qu'en rien je ne maîtrisais.

Un père, fauché, et un mari, donc. « Mari ». Disons un être étrange, plutôt que père ou mari, là quelques heures, les mardis ou mercredis, nous sortant immédiatement du foyer pour nous inviter à un restaurant qui se faisait tripalium pour ma sœur, plongée dans une intériorité destructrice, de celles que l'enfance, plus clairvoyante que les autres, impose à des yeux incapables de comprendre, inscrits dans le pur ressenti. Un père absent donc. Absence-présence plutôt, relativement pleine lorsque nous venions, à trois, baluchon à la main, lui voler un instant, l'admirer faire ses courses d'endurance équestre au Portugal, un week-end sur deux, passant des heures à attendre une fugace apparition aux points de contrôle, pour bientôt le voir s'effacer.

L'odeur des foins, des 4 × 4 sales emplis des matériels chimiques, de protège-jambes, de sueur. Elle l'attendait, comme l'aurait fait toute femme méditerranéenne de son âge, et l'admirait sans le regarder. Oui, les mots français m'échappaient. Car mon père était portugais. Et ma mère espagnole. Et moi, celui qui les aimait.

4. Directeur de Sciences Po Paris, figure tutélaire du petit Paris, tant du fait de ses frasques que de la transformation radicale de l'institution, subitement mort à la veille du premier tour de l'élection présidentielle de 2012.

5. Amphithéâtre principal de Sciences Po.

6. Journaliste au *Monde* depuis 2004.

7. Journaliste qui a dirigé plus de dix ans la section « Idées-Débats » du *Monde*.

8. Direction de la prospective du Quai d'Orsay, directement rattachée au ministre.

9. Journaliste au *Monde*.

10. Cofondateur de La Quadrature du Net.

11. Edward Snowden, ancien employé de la NSA et de la CIA qui s'enfuirait en révélant les milliers de dispositifs de surveillance de masse déployés par ces agences à l'échelle du monde entier.

12. Direction de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, l'une des plus prestigieuses et puissantes administrations du Quai d'Orsay.

13. Prix Albert Londres en 2013, chargé de couvrir pour France 24 la bataille de Bangui, lors de la troisième guerre civile de Centrafrique.

La mue a commencé, sans que je ne me sois préparé. Pour la première fois, un obstacle invisible s'est imposé entre moi et ces mondes qui jusque-là m'accueillaient. Je ne comprends pas immédiatement. Cela viendra. À chaque fois que je recroiserais Christiane Taubira, un silence pesant. Pour la seconde fois, la rumeur a joué. Mais cette fois ce ne sont pas des étudiants qui l'alimentaient.

J'avais prévenu Julian que je partirais, demandé son avis, il m'avait donné son « autorisation », le Max Planck aussi, j'ai dû pourtant commencer à y travailler sans m'y installer, attendant un coup de fil qui ne viendra jamais, rappelant sans cesse sans trouver de réponse, agonisant, littéralement.

Juin 2015, WikiLeaks révèle que la NSA a mis sur écoute les communications personnelles des trois derniers présidents, de leurs principaux collaborateurs, de l'ensemble des entreprises françaises participant à des appels d'offres supérieurs à 250 millions d'euros, et plus encore. Je suis avec Julian à Londres. Je prends le relais. Dans la précipitation, on décide de se lancer : il me prévient, il faudra passer à un tout autre niveau de sécurité. Tu vas maintenant être violemment exposé. Plus d'arrière, plus de retour. Nous ne le ferons jamais tout à fait. Et cela, en effet, me détruira. Mon nom et mon numéro apparaissent sur le site de Wikileaks. Ils ne le quittent jamais.

Négociation et obtention du 20 heures pour Julian à TF1, d'une lettre ouverte pleine page avec *Le Monde*, interventions chez Bourdin et de nombreux autres, négociations secrètes entamées. Dans l'élan de l'innocence, d'une radicalité enfin acceptée, la période est folle, hystérique, et me plonge au milieu d'une affaire d'État. Je négocie avec le Président une rencontre qui n'aura jamais lieu, le préviens de ce qui vient. Nous avons la main, montons un mouvement citoyen, tout est prêt à tomber. Et nous tombons. Médiatiquement, Julian est réinstallé, admiré, tous réclament sa récompense,

cela durera, mais nous venons de planter cette promesse que je leur avais faite : de le sortir de là en six mois. Nous y sommes exactement, et Hollande, brusquement, ferme une porte, que j'avais ouverte en convainquant notamment Taubira de s'exprimer, en un claquement de doigts. Julian Assange, dont la famille est en France, qui y a créé WikiLeaks, ne sera pas accueilli par notre pays. Un coup de fil d'Obama a suffi.

Je n'ai plus rien à faire là. Hébété, Cé m'invite à une soirée d'anniversaire sur les quais en face du ministère, d'une amie à elle qui comme d'autres m'avait impressionné. Elle veut rentrer. Je n'ai pas soufflé depuis des mois. Dans notre silence s'installe l'écart qui nous fait comprendre qu'il faut nous séparer.

Le *New York Times* m'a présenté comme un employé de WikiLeaks – avant de rectifier –, je suis maintenant l'une des figures de l'organisation, ciblé par les agences de renseignement et à tout instant l'image, l'hypothèse d'une intervention.

Mes parents, qui depuis trente ans s'aiment, se séparent brusquement. Cé, paniquée, s'enfuit, je sais que des poursuites pour espionnage qui déjà s'appliquent à cinq autres de mes camarades sont envisagées, et surtout, surtout nous avons échoué. J'ai vingt-cinq ans, et malgré tout ce qui a été fait, malgré cette opération par mes petits bras si légers montée, un sentiment de honte me saisit, les lieux d'où je viens ne préparent pas à cela, je redécouvre ce qu'est la vulnérabilité. Là où l'on nous apprend à décider, il n'est question de chuter. Je pars seul en Espagne, tremble à chaque appel ou requête que l'on me fait – Julian est furieux, non pas de moi, mais d'être toujours là, de cette furie naturelle d'un homme enfermé, tremblant de se faire expulser – et je me rends compte que pour la première fois, oui, une simple notification sur mon téléphone suffit à m'inquiéter. Je ne le sais pas, mais plus tard, je le saurais : la DGSI a commencé dès ce jour-là à me cibler, et m'a placé sur ses listes les plus sévères, au titre du contre-espionnage, considérant que je représenterais pour ses intérêts un danger.

Le pays que nous venons d'aider, le pays qui m'a adopté, construit soudain contre moi, et contre toute évidence, une solide inimitié. Cela va me changer. Face à ma mer natale, seul, je comprends que je n'ai plus nulle part où aller.

Nous devions vivre et travailler ensemble avec Cé, Thierry Lévy nous avait proposé de nous former. Les chemins sont loin. Il faudra tout recommencer.

Je suspends mon contrat au Max Planck, oublie la voiture que je devais acheter, ralentis le rythme jusqu'à ce que Julian m'indique qu'il n'y aura bientôt plus de sous pour me payer – il sait de toute façon qu'à partir de là, de maintenant, nous demeurerons liés – et je pars voir à Madrid Baltasar Garzón pour lui parler. Nous nous apprêtions à saisir la Cour internationale de justice, rédigeant les recours, préparant le terrain diplomatique. C'est l'étape suivante, le sortir de là. J'échange avec le ministre, c'est la dernière chose que je dois partager. Et alors, pour la première fois, soupçons partagés. Je l'ai déjà fait quelque temps plus tôt, en juillet, à Berlin avec *Sarah*. Elle m'a promis qu'il n'y avait rien. Je lui parle de plusieurs détails, trois fois rien. Je ne sais pas si la chose filtre ou pas. Mais quelque chose à partir de ce moment-là enfante une inquiétude partagée.

L'on n'imagine pas ce que c'est, que de vivre en ces eaux sans être protégé. Je pars à Rome où j'ai trouvé, via l'ENS, un poste de chercheur invité. Une chambre à lit simple, dont je tombe régulièrement, avec couvre-feu. J'y pars avec une palette de jambon que je cache dans la salle de bains pour contourner l'une des aberrantes interdictions que ce lieu ne cesse de fabriquer, en dix jours, la voilà achevée. Je me suis à peu près réconcilié avec Cé ; suis parti entre-temps brusquement en Centrafrique faire mon enquête sur AREVA – maintenant que je suis *visible,* il sera plus difficile de *m'effacer*. Fuir dans la violence, au cœur de l'uranium, pour contourner la violence. Drôle de réflexe. L'intangibilité. Je ne parle plus à mon père, cela durera un an, nous sommes tous au seuil de la mort, la tristesse nous a embaumés. Ma sœur est loin, j'apprends que Cé était au courant de ce qui se tramait depuis des mois, ce qui explique son soudain écart, enfin, alors je le crois, et je décide d'écrire un scénario qui me permettra de gagner de quoi assurer à Cé une assise qui lui a tant manqué et d'en bons termes nous séparer. Nous n'avons rien, pas la moindre propriété, ni elle, ni nos parents, ni moi. Aucun patrimoine qui à ces classes que nous avons tant fréquentées et détestées nous relierait. Étrange paradoxe pour des êtres qui entourés d'or ont avancé.

Je rentre un week-end à Paris en septembre, et là, à peine arrivé, mon ordinateur disparaît. Soixante pages de scénario effacées. Commissariat, indication que des correspondances classifiées s'y trouvent, remontée hiérarchique, appel de l'Élysée, « Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, mais je n'ai jamais vu ça », et cætera. L'ordinateur sera retrouvé « blanchi », quarante-huit heures après, par des services de police particulièrement mobilisés.

Depuis quand l'on retrouve des ordinateurs volés ?

Les boîtes aux lettres commencent à être régulièrement crochetées. Les communications, visiblement interceptées. Gmail prévient de temps en temps : « un service gouvernemental », nous n'avons rien formalisé, notre lien organique est rompu, nous ne savons plus vraiment quoi faire les uns des autres : faut-il l'annoncer, faut-il continuer ? Hasards ? Hasards, il faut l'espérer. Je reviens à Rome, sans plus d'idée. WikiLeaks reste comme un spectre, un fantôme qui longtemps le demeurera. Le 13 novembre 2015, BFM TV. Je suis entre-temps passé par Berlin, ai dormi avec Sarah, me suis fait aborder à mon retour à Rome par une Russe en diamants, l'ai partagé, suis rentré brusquement alors qu'un incendie se déclenchait et que tout, définitivement, nous menaçait. La relation est compliquée, mais comme toujours, l'ouvrage va sortir en mars, enfin, celui pour lequel j'ai été menacé, et alors je vais partout être présenté comme le conseiller de Julian avec qui nous venons de nous séparer, alors que tout le monde va me parler d'une Cour que j'ai depuis longtemps quittée, j'assiste sans affect, plutôt affecté, au massacre d'une vie qui venait à peine de s'élancer. Julian revient, je me sépare à nouveau de Cé, qui m'accompagne quand même à Londres, ivre, nous offrons un chat à cet homme depuis si longtemps enfermé. Je reprends mon contrat au Max Planck – je vais tenir trois mois –, je rencontre une nouvelle femme alors que Cé une nouvelle fois s'est effacée, je recommence à aider Julian, peu avant que 2016 ne produise ses effets : comme pour Descoings, dans la chute je reviens, mais tout, autour de moi, semble s'être figé.

L'exposition médiatique est d'une violence inouïe, et parmi ces encombrements apparaît un article publié sous une fausse identité, m'accusant d'une imposture que je ne pardonnerais jamais, quelques heures après la diffusion d'une émission sur Canal + à mon sujet. Je ne suis rien, si ce n'est ce

que ces personnes m'ont confié. J'ai vingt-six ans, putain. Chaque pas devient abrasion, je ne sais plus où marcher. Aux côtés d'étudiants, je me fais détruire l'œil par un policier dépassé, hôpital, plainte, WikiLeaks donne à l'affaire une certaine publicité et je me rends au CNRS où j'ai été déclaré admissible – entre 250, un poste à arracher, nous ne sommes *plus que 50*, afin d'y tenir un discours enragé, l'œil poché, leur jetant au visage leur inanité. Harakiri qui à un poste à vie, une « charge de recherche » équivalente à celle de l'aristocratie, me fait renoncer. Entre-temps, une femme, très lointaine fréquentation de Cé, est soudainement réapparue. Se disant lassée de la gestion de fortune où elle s'était déployée, elle a étrangement commencé une thèse en philosophie à Sciences Po sur les lanceurs d'alerte. Elle séduit Cé pour dans la foulée la pousser à nous présenter, s'insère dans un colloque où Jérémie se laisse enchanter, cherche à jouer de ses attributs, pose parfois une ou deux questions, disparaît puis tente de m'emporter : celle-là est grillée, on sait avec qui elle est.

Je continue à voir Sarah et les mondes de se croiser. Lorsque sont révélées les informations sur la primaire démocrate, tout se relie, et pourtant pas dans le sens où les médias commencent à dessiner. Je comprends mon client, après avoir un an durant douté de ce qui se jouait et vois qu'autour de lui un piège commence à se refermer. Je publie un long texte à ce sujet pour l'expliquer, une nouvelle fois, le protéger, où entre les lignes, se trouve toute la vérité. J'ai entre-temps commencé à me reconstruire, du moins à essayer. La Gaumont pousse mon projet de scénario jusqu'à son dernier comité, l'évaluant à 40 millions d'euros, me proposant de le réaliser : il est rejeté à trois voix contre deux. « Il y avait ceux qui avaient lu Faulkner et les autres », me dira le directeur de la production, que je ne connaissais pas, avant de le prendre en inimitié, à cette époque où, en 2012, pour avoir refusé de m'être laissé acheter avait circulé cette rumeur à mon sujet « mais il est fou, il ne trouvera jamais de place où se recaser ». Voilà comment des conseillers du politique alors on parlait.

Lola, dans le silence de Cé, apparaît pour immédiatement s'effacer. Cé revenant puis repartant à chaque fois plus intensément, les choses commencent à me dépasser. Je rencontre des patrons d'entreprise, comme cela m'est suggéré. On me pousse à connaître de l'intérieur la machine, pour

ensuite légitimement pouvoir en parler : Saint-Gobain, Vinci, ENGIE, les patrons et leurs subordonnés me reçoivent une heure, deux heures, trois heures, enthousiastes, emportés, me font des offres précises. Puis disparaissent. Elliptiques, ne répondent plus, ou froidement qu'il n'y a plus rien à partager. Hasard ? Quand, la cinquième fois, avec la dirigeante de la maison Saint Laurent, intervient soudain un blocage que rien ni personne n'annonçait, je comprends que quelque chose se passe qui justement n'est pas passé. Ce n'est que quatre ans plus tard que les clefs me seront données.

Ce qui me permet de le comprendre, c'est lorsque mon enquête sur AREVA et la Centrafrique est prise et prémaquettée par *Le Monde*. Page pleine, date de sortie. Et quarante-huit heures avant, appel de Serge Michel, directeur du *Monde Afrique* : la direction a demandé que le texte ne soit pas publié. Rebelote quelques semaines plus tard avec le *Monde Magazine*, qui l'avait pris à son tour, sur insistance de Raphaëlle Bacqué. Raison invoquée ? Liens avec WikiLeaks. Lorsqu'en décembre 2017 je suis arrêté à la frontière, et que le soir même, Noy Denard réapparaît et demande avec insistance à me rencontrer, puis, alors que l'ONU me propose un poste au Centrafrique, auprès des Casques bleus, elle me réécrit en me parlant du pays, je comprends ce qui s'est joué.

Les suspicions et les rumeurs, depuis des années, avaient commencé à s'étioler. Mais c'est le monde du renseignement qui a pris le relais. Cette fiction délirante où des vrais êtres, des vrais corps, sont sans cesse avalés. Conseiller juridique puis avocat, restant systématiquement dans les clous d'une mission hors norme, je suis cependant maintenant, probablement à jamais, suspect. Je recontacte mon ancienne amoureuse, passée au Quai, lui propose de vérifier ce qu'il en est. Elle hésite, craint que ce ne soit un piège. Quelque temps plus tard, avec elle y comprise, je comprends que tout est joué.

À Londres, à Paris, la reconnaissance sociale grandit, mais les résistances réelles aussi.

J'ai rencontré Mélenchon lors de la sortie de mon ouvrage en mars 2016. Il m'a immédiatement sollicité, je lui ai dit la vérité, traumatisé de la politique, je ne veux ni n'y crois plus. Il m'entend et de bonne foi, me répond : « La politique est une passion pour l'autre, elle reviendra. » Moi, je n'y crois pas.

Quelque chose de plus grand est en train de se jouer, et je connecte pas à pas les fils qui jusqu'ici manquaient. J'écris comme un forcené, ouvrages divers, romans, essais, tente de gagner ma vie, ne sais plus quoi faire pour mettre en mouvement un monde qui semble paralysé alors que l'angoisse naît, négocie une assurance chômage qui ne vient pas, découvre Pôle emploi. À force de ne rien avoir suivi, la réalité s'impose à moi. En novembre, la situation politique est si critique – Macron Fillon Valls, pense-t-on – que je lui réécris. J'ai distribué des tracts pour Juppé entre les deux tours de la primaire de la droite, tant Fillon m'inquiétait : « Sauvez la Sécurité sociale, votez Juppé », on en rit. Nous nous voyons trois ou cinq heures, je ne sais plus, dans son café. Nous parlons de tout. Nous nous reniflons. J'aime cet être et sa sincérité. Ses erreurs y comprises, sur la Syrie. Je suis convaincu de pouvoir l'aider. Il y a des ennemis à La France insoumise. Des personnes nocives, sous influence de l'étranger. Ceux-là que je méprise plus que tout au monde, parce que ceux-là mêmes font que des suspicions contre moi soient portées, seront progressivement écartés. Il me parle d'un haut-commissariat au numérique, s'il est un jour élu. Me dit de faire ce que je veux entre-temps. Que nous maintiendrons le lien, qu'il souhaiterait que je puisse l'accompagner.

Il a le verbe et la pensée. Dix ans avant, aux côtés de Dominique, à Sciences Po je l'invitais.

Je pleure en avril devant le discours de Marseille, et décide de le recontacter. Ma mère et ma sœur, elles aussi, ont pleuré. Quelque chose de lui, ces jours-là, me relie à cette France tant aimée.

Je lui écris, lui dis que je suis prêt à me lancer. Son directeur de campagne me reçoit deux heures, dans la dernière ligne droite, deux fois, et me parle de législatives, me propose des circonscriptions, car c'est ainsi que ces mondes sont faits. Il y a les très gagnables, et les honorables. Je choisis l'honorable. Clichy-sous-Bois. J'avais été, avec Jean-Pierre Mignard, alors qu'il défendait les familles de Zyed et Bouna, au procès des policiers qui avaient amené ces deux enfants à mourir électrocutés, et les émeutes de 2005 un pays tout entier enflammer. Lui aussi veut y aller. Je l'allume, l'empêche de se présenter. J'y rencontre du monde. Mon meilleur ami vient de là-bas. Il y a des années, déjà,

je m'y étais engagé. Je réunis une équipe, nous sommes vingt-cinq, et nous y allons. Pour l'honneur et pour la beauté. Quelque temps plus tôt, à plusieurs reprises, on m'a proposé de me présenter Macron. J'ai systématiquement refusé.

La presse relaie et reprend. Nous nous montrons honorables face à Jordan Bardella et quelques notables sans intérêt. J'ai défendu Julian toute cette année dans les plus violentes circonstances, expliquant notre responsabilité face au piège dans lequel il s'était enfermé, sans jamais nous trahir donc, y compris à Lisbonne, le jour de l'élection présidentielle états-unienne, face à une foule d'employés de la Silicon Valley, au Web Summit[14], qui me scrutaient enragés. Dans la dignité, éprouvé, je me suis accroché à la vérité. Il n'y avait plus grand monde autour de Julian, mais à nouveau, il y avait moi. Dans l'équilibre du vide qui naissait, je demeurais.

La campagne se passe en plein cataclysme politique et personnel. Je passe le mois à pleurer et trembler. Car tout cela, oui, m'a dévasté. Nous ne cédons rien, construisons quelque chose de valeur, dans un territoire qui le méritait. Le matin du premier tour, j'espère être éliminé. Alors, sans être soulagé, j'accepte comme si ce que j'avais à faire avait été fait. Je revois Jean-Luc Mélenchon qui m'avait promis de venir, mais ne l'avait pas fait, et à qui je n'ai rien de plus à demander, mais qui me demande tout de même de le représenter. Je vois plus tard Ismaël Emelien[15] à l'Élysée. Je suis entre-temps devenu avocat, pour rassurer ceux qui m'aimaient, après avoir écrit à l'un de ces terroristes au sujet duquel j'avais formé une pensée, terroriste qui, s'il avait accepté, se serait vu par moi accompagné, lettre que les services font opportunément fuiter pour tenter de m'embarrasser et que pourtant j'assumerais sans difficultés. Ce qui s'est joué ces jours, que j'avais, au Quai, annoncé, alors que nous livrions des armes à l'Arabie Saoudite pour palanquées pour qu'elles soient en Syrie versées, n'est que le retour d'une violence que nos dirigeants ont enfantée et que des Français ont absorbée. Je publie un court ouvrage à ce sujet. Prêtant serment, fin d'un chemin emprunté à deux depuis mes vingt ans, je m'effondre en larmes, alors que manque à mes côtés celle que j'ai par tous mes pores aimée.

Je vois Emelien donc, nous parlons pendant une heure et demie. Il me reçoit à cause des MacronLeaks, à l'Élysée. Je ne lui parle que de l'accueil d'Assange.

De cette promesse non honorée. Quand je reviens à l'ambassade pour débriefer celui que j'essaye de conseiller, il est plus seul que jamais, nous enferme dans les toilettes pour donner l'impression qu'il y aurait là une quelconque sécurité et me présente alors tous les plans prévus pour l'exfiltrer. Nous hésitons à sortir. Lui, Stella, sa compagne, et moi. Nous renonçons. Mes comptes Telegram et autres sont une nouvelle fois piratés.

Un autre événement intervient, et la confiance est rompue une nouvelle fois. Cé ne répond plus, panique à chaque mention d'un nom que, je crois, elle a par erreur balancé. L'histoire du chat est publiée dans *Newsweek*, alors que seuls elle, moi et lui… La réalité devient trouble, et certains de nos proches disparaissent sans s'expliquer. Il faudra attendre longtemps pour apprendre ce qu'en fait tout le monde devinait. La CIA a lancé dès janvier 2017 une opération de longue haleine pour nous dévaster. Et ceux qui étaient censés me protéger l'ont appuyée. Kidnapping, entrave, empoisonnement : tous les projets ont été envisagés, contre Julian et ceux qui l'accompagnaient, en des opérations clandestines, entre Trump et Pompeo à la Maison-Blanche négociées. Nous avons été suivis, filmés. Entravés.

Nous tentons une opération extraordinaire pour le sortir. Pour une énième et trop lourde fois, j'ai l'impression d'être dans un film d'action – la première lorsque enfermés dans cette ambassade, des rumeurs de coup d'État en Équateur avaient émergé, que des foules autour du palais présidentiel s'étaient amassées, et qu'à chaque instant nous avions senti, à distance, l'espace sur nous se resserrer. Je suis là, avec lui, nous hésitons : sortir ? Les heures passent. Nous abandonnons, résignés, épuisés par ces murs qui réduisent, écrasent la volonté.

Il me promet d'agir sur les MacronLeaks, pour retirer des informations personnelles, comme cela nous a été demandé. Il ne le fait pas. Ne l'aurait jamais fait. Il ne peut rien. Il a perdu, comme moi. Nous savons ce qui va arriver.

J'écris un mail à l'Élysée. Sincère. Leur dit la vérité. Julian, un être que l'on a livré aux chiens, à qui tous refusent de tendre la main est en train de crever. Je découvre que comme tous les êtres auxquels je me suis attaché, Julian a déployé une obsession paradoxale de la vérité. Pour se contrôler.

Je l'aime pour cela, je crois. Pour cette immense fragilité, qui, avec d'autres, m'a amené à comprendre un pan entier de nos sociétés. Devenu entre-temps l'avocat de Mélenchon, sur une affaire de terrorisme, je découvre les méthodes des services de renseignements lorsqu'ils « judiciarisent » leurs affaires et légalisent leurs activités.

Entre-temps les piratages divers et variés, les menaces, n'ont pas cessé. Il ne s'agit pas de céder. Un monde est à reconstruire, à partir d'une position de particulière vulnérabilité. Je défonce les portes fermées, m'oppose à mon nouveau maître sur la Syrie et *Le Média*, lutte pour rester individu face à la masse à laquelle l'on cherche à nous vouer, renonce à renoncer.

La souffrance partout croît. Pour tenir ce régime de vérité, face à ces spectres qui toujours plus nombreux s'amoncellent autour de nous, il faut renoncer à toute forme d'assistance ou de compromission, accepter une précarité qui me fait, au milieu de tout cela, dénoter.

Lorsque je pousse les portes de l'association chargée de donner le RSA, alors qu'encore affluent les invitations à des évènements au Ritz et autres mondanités, je suis saisi d'une honte profonde qui longtemps me suivra. Je ne peux plus grand-chose, ou peut-être rien. Impossible de savoir qui est infiltré, impossible de savoir qui est dans l'honnêteté. Impossible de cette nasse s'extirper. Il faut tenir, persister. Ce n'est pas nous mais le monde qui commence à s'effondrer. Alors je décide de changer. Je découvre la réalité du monde, et commence à m'y mêler. Lorsque encore une fois, le plus grand journal du pays accepte une tribune de soutien à Julian que j'ai préparée afin de dénoncer l'isolement dans lequel il a été placé, par laquelle Chomsky, MIA, Žižek, et d'autres montrent qu'il n'est pas encore si seul, et qu'une nouvelle fois, elle est censurée, je comprends quel est le chemin que je dois maintenant adopter.

Qui dit et contrôle la vérité ? Ce n'est pas nous mais le monde qui commence à s'effondrer. Grâce au *Diplo* mon enquête est enfin publiée : après mille vérifications, tout était carré. Ce n'était pas une question de vérité. Un nouvel ouvrage sur Daesh me rend pour la première fois fier, me sachant à la hauteur de mes aînés, des pensées que j'ai admirées. Je comprends maintenant le rapport au sacrifice qui semblait tant les gêner. Le temps se ralentit. Des

masses commencent à s'agglomérer. Cette atroce suspicion, qui ferme les portes et inhibe, ne m'empêche pas de décoller : c'est ce monde gluant qui, à sa pourriture, est arrimé, qui s'apprête, avec elle, à couler. Le directeur de la CIA a fait de WikiLeaks l'une de ses principales cibles, le département d'État est aux aguets, les cambriolages, intimidations et menaces se multiplient. Mais ceux qui, pris entre le marteau et l'enclume, ont décidé de s'y risquer, n'ont plus rien à perdre et vont maintenant très violemment le faire payer. La fragilité dotée de puissance est redoutable. Je le sais pour y avoir goûté, auprès de femmes dotées d'intelligence et de beauté que la société sans cesse violentait, et dont les infinis qu'elles promettaient ne cessaient de les faire chuter. Me voilà malgré moi dans une situation similaire, porteur d'un statut précaire, ambivalent, sans sol, incapable maintenant de me protéger, c'est-à-dire n'ayant plus rien à perdre, pouvant tout sacrifier.

Nous sommes en avril 2018. Il y a vingt-huit ans que je suis né. Et je sais qu'enfin un nouveau monde va émerger.

*

* *

14. L'un des plus importants événements technologiques, réunissant chaque année près de 70 000 représentants des industries du numérique.
15. Conseiller spécial d'Emmanuel Macron et éminence grise, ayant occupé son ancien bureau à l'Élysée.

Le 2 mai 2018, je me joins à l'occupation de l'ENS, aux côtés d'une grande partie de la *gentry* anarchiste, Frédéric Lordon, Giorgio Agamben, Julien Coupat[16]. Les étudiants me désignent en assemblée générale pour les représenter auprès de la direction, avec quelques amis ici et là présents, d'autres qui par la suite joueront un rôle important. À nos côtés se trouve le cœur politique de ce que le gouvernement appelle « l'ultragauche », des jeunes Français venus de tout le pays, sélectionnés pour leur rapport à la langue, à la pensée, au sein de la grande école d'où provient la plus large part des prix Nobel que ce pays a fécondée. Ils ont fait le choix de la radicalité, hantent les manifestations et, de noir vêtus, forment des *blocs* qui suscitent l'interrogation. La veille, ils ont été pour la première fois plus nombreux que les syndicalistes, lors de *leur* fête du Travail. Je les observe et les entretiens tandis qu'ils annoncent de fringants lendemains.

Nous sommes rapidement encerclés par les forces de police. Face à nous, Frédéric Worms et quelques insignifiants tentent de défendre les intérêts du gouvernement. Quelques jours auparavant, c'était à l'université de Censier Sorbonne Nouvelle que je racontais aux étudiants occupants, premiers opposants à une macronie encore dominante, l'importance de leur engagement. Drôle de moment, émouvant, que, en une université sens dessus dessous, entre des cours alternatifs mille fois plus intéressants que ceux qu'habituellement l'université proposait, je partagerais à leurs côtés.

La macronie vient de triompher, nous sommes trois pelés au sein d'une cinquantaine d'universités occupées et toutes mes préventions au sujet d'un pouvoir politique dont j'ai assisté à la confection et dont j'ai annoncé les dangers n'ont pas encore été entendues. Bientôt, un pays tout entier s'enflammera. À ce stade, cependant, nous sommes cernés, Censier est évacuée le soir de notre conférence, celle de l'ENS ne tiendra pas au-delà de la nuit. Tout semble voué à l'avorté. Quelques années plus tôt du côté des

indignés, j'ai vu cependant à quelle vitesse leur mouvement s'était transformé et je sais que quelque chose est en train de se préparer. Les coups que Benalla, ce jour-là, portera sur des citoyens ne seront révélés que trois mois plus tard. Trois mois de désert, encore à traverser. Sur BFM, le soir, et sur France Info, le lendemain, je défends la naissance d'une nouvelle force sociale, et appelle à embraser un pays qui, autrement, risque à jamais de s'étouffer. Mais on me regarde éberlué.

C'est le seul capital qu'il me reste. Celui d'un accès à des médias oligarchisé que Mélenchon et Assange me donnent par ricochet.

Recruté par l'ONU, je repars au Centrafrique, à Bangui, pour une mission payée six cents euros la journée. Quatre mois pour définir la stratégie du procureur de la Cour pénale spéciale créée par l'ONU et financée par nos deniers. Quatre mois à six cents euros la journée dans le pays le plus pauvre au monde, à gagner quatre cent cinquante fois le revenu moyen des personnes que nous sommes censés assister. Le dégoût s'accroît à mesure que la mission approche, et que j'apprends que ceux qui seront chargés de me payer et de me protéger, les Casques bleus de la MINUSCA, ont commis un massacre à PK5, dans le quartier musulman, sur lequel il nous est interdit d'enquêter. J'arrive, je pose la question, je dis que je travaillerai sur le sujet, puisqu'il s'agit de lutter contre l'impunité, et qu'autrement il faudra nous virer. On m'enferme dans une chambre à part. *Vol bleu*. Rapatriement annoncé. L'ambassade est mobilisée, Jean-Luc Mélenchon, s'époumone face à un scandale que quelques journaux commencent à relayer. L'ambassadeur puis son premier conseiller me reçoivent discrètement, me montrent les cartes du pays, les bases de la CIA, me disent ces deux phrases qui ne me seront plus jamais répétées : « Ce n'est pas nous, et vous serez ici toujours chez vous. »

Ce n'est pas nous, c'est-à-dire que c'est *eux*. Je reviens en France, continue d'enquêter, publie dans *Le Monde diplomatique* un long papier qui revient sur la mort de ces civils centrafricains sacrifiés *au nom de la paix*, accepte que d'institutions internationales, pour un moment, il ne sera plus sujet. Les filons commencent à s'épuiser, les symboles à s'effondrer. Reste-t-il quelque chose à quoi s'accrocher ?

À l'ENS, je découvre une bande de penseurs engagés. Ils ont la vingtaine, sont des petits génies qui ont créé leur communauté. Pendant l'occupation, nous élaborons ensemble communiqués, plans de cours pour créer une autre école. Une autre frange, plus radicale, s'attaque aux monuments aux morts de la guerre de 14-18. La raison est simple et compréhensible, s'inscrivant parfaitement dans la riche tradition anarchiste : dénoncer la récupération par l'État, à travers ces monuments, du sacrifice inutile qu'ils ont infligé aux populations ainsi *honorées*. Affirmer là qu'il s'agit d'une insulte jetée au visage de cadavres, cela n'a pas manqué, et le camp de la réaction, le *gouvernement*, a ainsi unanimement condamné ces gestes instrumentalisés, donnant à l'occupation une visibilité médiatique majeure, mais aussi en interdisant tous les devenirs qui l'attendaient.

La mobilisation échoue, et dans cet échec, celui d'une alternative aux politiques gouvernementales qui vont amener des centaines de milliers de jeunes Français à se voir dès l'année suivante classés, sélectionnés, humiliés, par l'incapacité de l'État à investir dans l'enseignement supérieur et offrir à chacun d'entre eux la possibilité d'étudier. *Parcoursup*, ou la fin d'une idée, celle de l'université comme un lieu de liberté, d'égalité, et de fraternité. Dans cet échec et dans ceux qui suivront, alors que la bascule naissait, l'épuisement aussi d'un mouvement universitaire crevé dans l'œuf, qui quelques mois plus tard manquera férocement aux Gilets jaunes élancés.

Mes amours m'amènent à découvrir l'hôtel particulier de Gallimard, le commissariat du 15e arrondissement, les lieux les plus dépravés d'un petit Paris auquel je me vois *forcé* de me lier pour retrouver celle qui ne cesse de dire m'aimer pour mieux s'enfuir et s'échapper. Nous nous écorchons et écorchons quiconque graviterait à nos côtés. Je ne sais comment résister à la blessure. Je ne sais comment m'en protéger. *Le Figaro* commence à m'inviter régulièrement aux émissions de télévision qu'ils diffusent sur leur site, par la grâce d'une femme sublime, de droite dure, qui me fait découvrir la messe, la foi, le racisme aussi. Je m'y mêle et l'on m'y respecte, m'entend, m'introduit, j'y découvre le siège de la CIA – au quatrième étage donc du bâtiment qui accueille cette rédaction, drôle de fréquentation que je croise parfois dans les ascenseurs, sans mot partager.

Cette familiarisation avec ces autres mondes me permet de forger une pensée qui à plus aucune école ne va concéder. Départ pour le Yémen, ou plutôt Djibouti, à la rentrée 2018 avec les quelques revenus que le *diplo* m'a permis d'engranger, et alors que dans un sursis, on me permet de trouver une chambre où quelques mois, au cœur de Paris, respirer. Je suis encore l'avocat de Mélenchon, d'Assange et de quelques autres qui m'ont demandé de les accompagner. Je passe quatre semaines à poursuivre des fantômes, embarqué dans un boutre sur les vagues de la mer Rouge, rentrant en clandestin en l'un des derniers terrains d'affrontement à ciel ouvert entre grandes puissances, survolé de drones, abandonné sur une île déserte, infiltré à Doubab – un épisode du *Bureau des légendes* en sera tiré – après avoir, là encore, là cette fois, ouvertement bataillé avec les services de mon pays, entravé par mon ambassade qui fait tout pour m'empêcher, entouré de femmes de noir vêtues, ambiance apocalyptique, direction Hodeïda, une cargaison de lait sur notre boutre afin de négocier notre entrée. Interception, garde à vue à Obock, nuit pleine de punaises. Accompagné d'une chèvre, j'attends. Deux jeeps militaires françaises arrivent, un soldat en sort, et dans un sourire : « Bon, il est temps de rentrer. » Dieu sait s'il avait été difficile de trouver un passeur, partir dans la nuit, pieds dans l'eau, des contacts côté émirien et houthi, obtenir les laissez-passer.

Je rentre donc, et Jean-Luc Mélenchon est perquisitionné. Nous parlons. Je suis certain de nos divergences. Et de la nécessité, maintenant, de tout exploser.

Nous sommes en octobre, les premiers messages concernant la taxe carburant commencent à circuler, mais c'est surtout un air avarié, ranci, qui ne semble plus en mesure de nous oxygéner, qui partout flotte et commence à nous étouffer. Quelques semaines auparavant, j'ai rencontré l'auteur d'un livre, *Mimi*, qui m'a livré les derniers secrets qu'il me manquait pour écrire l'ouvrage que l'on sait. Très rapidement, je tisse des liens entre chaque lieu et chaque être que j'ai rencontré, comprends les mécanismes qui devant moi se dessinaient. Je découvre que cette odyssée m'a fait voir des espaces que peu ont fréquentés. C'est ainsi que *Crépuscule* naît. Refusé par tous les éditeurs de Paris, terrorisés à l'idée de publier non pas une mais l'entière vérité, il est livré, tel quel, sur

Internet, le lendemain de ma séparation avec Jean-Luc Mélenchon qui, par passion amoureuse, s'est emporté contre un geste politique qui cherchait à l'humilier. Je le lui ai alors dit : « Vous n'avez qu'un choix : dire la vérité, dire ce qui, à cette personne, vous relie, ce que l'on a tenté de souiller. Dire pourquoi vous vous êtes comporté ainsi. La vérité, où vous vous perdrez. »

Cela faisait quelques mois que la rupture couvait. Je devais donner trois conférences lors des universités d'été de La France insoumise, et m'étais rétracté. Arrivé à Téhéran par un vol pris le jour précédent, j'y avais retrouvé, sans téléphone, l'ami à qui j'avais annoncé que je ne pourrais me rendre à ses côtés, déjouant les contrôles et m'embarquant, à trois minutes du départ du train qui l'attendait, dans la gare de la capitale, pour découvrir un monde préservé, merveilleux, raffiné, liant poésie et éducation, séduction et désir, Histoire et pensées, loin des empires dont je comprends qu'il faut maintenant nous émanciper.

Novembre. Les temps commencent à trembler. J'annonce : la macronie va flamber. *Crépuscule*, qui sera l'un des trois contenus les plus partagés sur les groupes formant l'ossature des Gilets jaunes, est publié. Le 16 novembre 2018, invité sur le 28 minutes d'Arte – restes de la *représentativité* que l'on m'avait octroyée par ricochet –, j'annonce, face à un plateau ahuri, que non seulement le mouvement va être un succès, mais qu'il doit déborder, car ce débordement fera naître, loin de l'étouffoir auquel nous semblons voués, de nouvelles beautés.

Ma compagne m'entraîne sur les Champs, nous nous aimons entourés du néant, à quelques pas de l'Élysée. Les mois qui vont suivre, délirants, vont m'emmener aux côtés des conducteurs du Fenwick qui, le 5 janvier, sortiront le porte-parole du gouvernement qui ânonnait contre « la France qui fume des Gitanes et roule en diesel » de son palais. À quelques pas de là, Christophe Dettinger, qui deviendra lui aussi mon client, dégage un pont où des personnes risquaient de chuter, à mains nues et sans jamais trembler. Le peuple retrouve intuitivement les lieux que son sang et sa sueur ont contribué à fabriquer. J'aime une dernière fois une femme dans l'hôtel particulier que Bernard Arnault récupérera, rue Barbet-de-Jouy, et rompt définitivement avec ces lieux, réduit au RSA, mais sûr dorénavant de ma liberté. Autour de moi, l'on tremble

de et par moi car tous ces êtres-là savent des secrets que j'ai emportés. Je ne suis encore rien, mais un entretien filmé par Daniel Mermet[17], ancien du service public évincé, met un visage sur les mots et viralise un texte qui appelle à tout incendier. Je remonte la rue de Rennes où j'ai longtemps habité, après avoir croisé la femme que j'ai tant aimée au bas de son immeuble enflammé – ce feu par les Gilets jaunes enfantés – après avoir fui en courant, en riant, des forces de l'ordre suréquipées qui, à travers l'avenue Kléber, zigzaguant entre les voitures, ne réussissaient à nous suivre, les perdant en cette immense cité qui assiste à ces jeux de rôle interloquée. Je remonte donc la rue de Rennes, épuisé, alors qu'une masse jaune, en sens inverse, commence à affluer. Une personne m'interpelle. Puis une deuxième. Des sourires, des appels, une rumeur qui enfle. Une masse bientôt agglomérée.

Chaleur. Reconnaissance. Partage. Intimité. Des êtres humains qui, dans ce mouvement fou, revendiquent le droit de ceux qui ne sont rien à exister, aimer et partager ; des êtres humains qui, au moment même où les premiers bulldozers sont mobilisés pour détruire leurs cabanes sur les ronds-points, cherchent un exutoire, un endroit où demeurer, se lient à cet enfant qui d'eux s'est approché.

Pour moi qui depuis des mois traverse ces lieux en étranger, les larmes, cette fois, ont le goût du sucré.

Nous ne sommes plus seuls, et je retrouve cette France que depuis l'enfance j'ai admirée. Avec Denis Robert[18], nous débusquons, loin de Paris, un éditeur, puis deux, qui feront d'un texte que tout le monde prétendait ignorer un livre à cent cinquante mille exemplaires achetés. Plus d'un million de personnes l'ont déjà téléchargé. Entre Florent Massot, qui a fait découvrir Virginie Despentes en allant, de librairie en librairie, à vélo, placer ses ouvrages, et Marion Mazauric qui a créé, dans le village de Vauvert, un des pôles de la littérature française, un pied de nez à ce petit Paris qui refusait de voir la vérité. Nous nous rendons à Commercy, au sein de l'Assemblée des Assemblées, où des ronds-points de la France entière se sont réunis. Trois fois par semaine, de la maison des peuples à Saint-Nazaire au café associatif de Jupilles, en passant par des universités dans tout le pays, je joins ma parole à celle des mobilisés et

découvre ce pays que je ne connaissais qu'en tant qu'idée. Les censeurs affluent mais ne peuvent plus rien pour nous empêcher, nous amenant à Poitiers et ailleurs à intervenir sur des places publiques, face à des centaines de personnes assises à même le sol, avec l'aide de mégaphones improvisés alors qu'ils auront tenté d'annuler les conférences qui en les universités avaient été organisées. La parole coule et se mêle à l'action, les préfectures sont attaquées dans les territoires où cela est recommandé – Montpellier m'accueillera trois fois, avec une efficace revendiquée. Le black-out médiatique est complet, humiliant pour ces journalistes qui refusent d'admettre leur condition, puisqu'ils sont non des valets, mais les valets des valets, et qu'en cela, même leur asservissement est par eux ignoré. J'allume la radio un dimanche pour entendre quatre personnes discuter de moi comme si d'un être mort il s'agissait, dans le cadre d'une émission d'une heure où personne n'a songé à me faire parler. De *Quotidien* aux plus importantes matinales, on annule après m'avoir proposé de m'exprimer, les directives, ordres et désordres, dans tous les sens, ne cessent de se multiplier. Quelque chose est en train de se passer. Car quelque chose, dans ce texte, est dit, qui n'avait jamais été raconté.

Au *Figaro*, la femme que j'ai aimée me prévient : en conférence de rédaction, on a reçu instruction de ne plus m'inviter *jusqu'à ce que les choses se soient calmées*.

Les choses ne se calmant pas, la stratégie changera. Aurore Bergé me dénonce au procureur de la République pour avoir « armé les esprits », les articles de commande visant à me dévaster se multiplient. Les accusations vont pleuvoir, chacune des personnes m'ayant approché était mobilisée pour m'attaquer.

Les parasites de sortie tentent bien de nous dévorer, et l'extrême droite antisémite, désespérée de voir son monopole sur le désespoir lui échapper, va certes s'allier au pouvoir pour tenter de nous évincer, me traitant de *marrane*[19] avant, plus pernicieusement, de chercher à nous piéger. Mais rien ne prend. Nous continuons d'avancer.

De partout les coups pleuvent, et de partout pourtant la vie jaillit. Je fais la leçon à la Bourse de Paris à ceux qui, à gauche, penseraient que nous sommes en train de jouer, lors d'une grande conférence à laquelle Ruffin et d'autres se

prêtent à un humour déplacé : il y a des corps qui semaine après semaine se mettent en danger. Les tirs de lacrymogènes et grenades en tout genre commencent à viser précisément des cibles toujours plus déterminées. *Paris Match*, qui avait tenté de faire de moi un nouveau Cohn-Bendit en proposant de me suivre de manifestation en manifestation comprend, là encore, que nous ne sommes pas là pour jouer, et décide de se venger. Le préfet de police de Paris est limogé et remplacé par Didier Lallement, qui va renforcer encore la stratégie de la tension et à coups de trique, tenter de nous achever. Quatre millions de personnes regardent l'entretien qui présente *Crépuscule* dans Thinkerview, permettant de contourner l'omerta médiatique qui avait été imposée, l'Élysée tente de m'envoyer un camarade de classe devenu proche conseiller du Président pour me « calmer », voir ce qu'il y aurait à négocier.

Il n'y a rien à négocier.

Un peuple qui a vu sa souveraineté violée, vulnérabilisé, se recoalise pour se venger et sauver un pays qui m'a adopté. Rien ne me décollera de ces êtres qui m'ont sauvé.

Mai 2019, nous avons été jusqu'à mille par conférence, et j'ai donné jusqu'à trois conférences en une journée. Il est temps de s'arrêter pour penser. Le jour où Emmanuel Macron devait des Gilets jaunes parler, la cathédrale Notre-Dame brûle. Le 1er mai se déploie un massacre coorganisé entre préfecture et syndicats pour étouffer non seulement les Gilets jaunes, mais aussi les forces révolutionnaires qui, à gauche de la gauche et à droite de la droite, préparaient l'après, et je sens que l'on commence à s'épuiser.

Ils nous voulaient en feu, nous voilà carbonisés.

Il est temps de souffler, surtout, de recommencer à construire et à penser. Jérôme Rodrigues, Maxime Nicolle, Éric Drouet, Christophe Dettinger, tous, tous ont vu dévaster leurs amours, leurs familles, ce qui jusqu'alors les tenait. Tous ont payé un prix que personne ne saurait imaginer. Oui, il faut ralentir, et recommencer à penser. La France insoumise, à qui j'avais recommandé de se défaire du jeu institutionnel, de montrer sa sincérité en quittant les lieux de pouvoir où elle avait été portée pour rejoindre un peuple que jusqu'à 85 % de l'opinion avaient appuyé, s'est prêtée à la comédie des élections et elle a été

laminée. La scission est installée. Je finalise avec Omer Shatz une communication à la Cour pénale internationale que depuis deux ans nous préparions avec des étudiants, et qui amènera à qualifier de crimes contre l'humanité les politiques migratoires adoptées en Méditerranée. Le monde entier s'en saisit, du *Washington Post* à l'*Himalayan Times* en passant par la BBC, *The Guardian*, *El País*, *La Repubblica*, la Commission européenne, les gouvernements d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie. Les parlements et universités d'innombrables pays nous invitent, commentent, se surprennent d'une démarche soigneusement élaborée, sans aucun financement, alors que tous deux avions renoncé à tout, simplement parce que nous y croyions, simplement parce que nous cherchions la vérité.

En France, silence. Pourquoi ? On le sait.

L'on sait ce qui est en train de se passer, et on est sans illusions quant aux devenirs qui nous sont préparés. À quelques kilomètres de là, Julian vient d'être exfiltré de l'ambassade et traîné par des hommes en noir dans une prison antiterroriste de Londres, Belmarsh, où il va passer des années enfermé pour avoir dit la vérité. Je ne le reverrai plus, passant la main à un avocat dont nous espérions qu'il utiliserait son influence pour l'aider, et qui la mobilisera pour se faire au ministère de la Justice nommer, avant de l'abandonner.

Nous le savons, comme je sais que sur le fil du rasoir, c'est par miracle que j'ai été épargné, et que de similaires devenirs me sont promis si je ne réussis pas à me protéger. Avec deux cents Gilets jaunes, nous nous rendons sur place pour l'accompagner, lui faire sentir notre chaleur, lui faire comprendre que c'est le peuple qui, jugeant, demeurera à son côté. Mais mon rôle est terminé. Six ans qui ont changé ma vie sont passés. Je ne peux plus me rendre à l'Élysée. Une dernière mission m'amènera auprès de l'administration états-unienne, et de la Maison-Blanche au pape, qui célébrera une messe en son honneur, des derniers efforts permettront symboliquement de l'accompagner.

Mais je suis devenu une entité politique et il faut maintenant avancer. Lors d'une conférence, je retrouve au Portugal certains des plus grandes figures de résistance de l'actualité, du fondateur des 500 Frères guyanais, Olivier Goudet, aux avocats de l'Hirak algérien en passant par les membres de l'équipe

juridique de WikiLeaks, Rafael Correa, Richard Stallman ou encore Chen Guangcheng, l'avocat aveugle aux pieds nus persécuté en Chine pour avoir les plus pauvres accompagnés, un monde, pour la première fois, trouve l'opportunité de se rencontrer. Sur la suggestion d'un ami, j'invite Piotr Pavlenski via son avocate, qui préfère s'y rendre plutôt que de transmettre l'invitation. Quelques semaines plus tard, Piotr, découvrant la manœuvre, m'en informe, m'invite à son *squat*, me présente à sa conjointe, et me fait comprendre qu'il souhaiterait que je le représente. Le 5 décembre, c'est la manifestation contre la réforme des retraites. Un autre public, un autre rapport au monde. L'un de mes clients s'y fait arrêter après avoir attaqué les brigades motorisées. Je revois Pavlenski qui discourt sur Matisse et Kandinsky, s'enflamme à l'idée de venger des *Gilets* sans jamais en détail m'expliquer.

Je décide de l'inviter le 31 décembre 2020 à une fête *massive et souveraine*, *crépusculaire*, que nous organisons dans notre propre crépuscule pour clore l'année avec la femme que j'ai ces dernières années aimée. Mêlant les mondes pour mieux les quitter, nous nous y trouvons dans un enfer incandescent qui se dégrade lorsque quelques personnes infiltrées volent des documents en pensant chez moi se trouver, et que les *services* en profitent pour commencer à s'amuser. Quelques heures auparavant, un proche se trouvant au cœur de l'appareil d'État m'avait indiqué que « quelque chose était en train de se préparer » et me priait de me protéger. Bousculade, couteau, bouteille de champagne éclatée sur le crâne lisse aux coulées de sang christiques d'un de mes invités, alors qu'il présentait à un public fasciné sa recette de vodka à l'oignon. Les *anarchistes* qui s'étaient infiltrés s'empressent d'appeler les *gardiens de la paix*, qui interviennent arme au poing pour arrêter celui qui, probablement déjà repéré, a à peine eu le temps de s'échapper. La police scientifique ratisse jusqu'à quatre heures du matin l'appartement, Piotr Pavlenski, en cavale, me demande de l'aide pour le cacher – *Piotr, je ne peux pas, je suis ton avocat* – puis se lance dans le projet que l'on sait. La suite, tout le monde la connaît. La ministre de la Santé sera exfiltrée pour remplacer Benjamin Griveaux au pied levé, laissant sans âme ni conscience le lieu même qui devait nous protéger, alors qu'une pandémie guettait. Nos oligarques en profitent pour de l'affront qui leur avait été fait se venger.

*

* *

16. Trois des plus importants intellectuels de la gauche radicale, respectivement économiste, philosophe et essayiste, le dernier ayant été, sous le quinquennat de Nicolas Sarkozy, poursuivi et incarcéré – avant d'être innocenté – pour des raisons politiques.
17. Connu pour avoir donné la parole aux Sans-Dents pendant près de quarante ans.
18. L'un des plus rares, et précieux, journalistes à s'être trouvés en cette période du bon côté.
19. De l'arabe, « interdit ». À partir du XV^e^ siècle étaient ainsi nommés les juifs de la péninsule Ibérique et de ses colonies convertis au catholicisme, et que l'on soupçonnait de continuer à pratiquer leur religion en secret.

J'ai trente-deux ans aujourd'hui, et ce que je viens de vous raconter m'a amené à ce que l'on sait. Les pièges n'ont cessé de se multiplier jusqu'à ce qu'en 2021 l'on m'accusât enfin d'avoir violé une femme qui avait, une nuit durant, prétendu m'aimer, s'endormant à mes côtés et se réveillant ses bras entre les miens mêlés, avant que sa bouche ne vînt sur la mienne s'apposer. À quel moment ont-ils considéré que le bouchon avait été trop poussé ? Après nos deux victoires contre le président de la République et sa femme, puis le ministre de l'Intérieur lui-même, en des procédures par eux menées, devant des tribunaux hallucinés ? Après avoir défendu une myriade de Gilets jaunes et plus généralement, continué un travail d'embrasement d'un monde qui par son silence périssait ? Après *Crépuscule*, ou après *Abattre l'ennemi*, après avoir présenté un programme de révolution qui de l'État se saisirait ? Plus prosaïquement peut-être, après avoir révélé des détails enfouis du passé prostituant de nos oligarques préférés.

Il est difficile de partager, en toutes circonstances, ce que cela fait que de s'être trouvé en ces montagnes russes projeté. D'avoir vu l'envers du décor, l'artificialité des récits qu'au quotidien l'on vous livre pour vous assurer que oui, les citoyens seraient bel et bien capables de peser d'une quelconque façon sur les affaires de la cité.

Ce que cela fait de découvrir à vingt et quelques années à quel point tout cela est chiqué, alors que les services de renseignement du plus important pouvoir de ce pays commençaient à vous cibler. Ce que cela fait, surtout, de s'être un jour mêlé, identifié, envers et contre tout, à un peuple qui a décidé de vous adopter, tout en demeurant au cœur de ce petit Paris qui ne saurait plus vous tolérer, et en lutte contre un état qui a décidé de vous achever.

Je ne sais si cela peut être partagé. Je sais seulement la chose suivante : il n'y a pas d'édification à en tirer, si ce n'est au sujet du monde, tel qu'il est formé. Il n'y a de pouvoir qui soit fait d'une quelconque forme de bonté. Il n'y a de récit

qui ne soit orienté. Résistez à ce qui vous sera raconté. Partez de vos expériences, de ce que vous avez traversé, de ce que vos corps ont absorbé, pour toujours remettre en question les mots qui vous sont adressés.

Et luttez, luttez contre ces êtres avariés qui ne vivent que du sang que de vous ils ne cessent de tirer, de la sueur dont vous les abreuvez sans jamais vous montrer de reconnaissance dans la satisfaction que tout assoiffé tire de s'être gavé. J'ai été eux. Je sais de quoi ils sont faits. Luttez, pour vous et tous ceux qui demain viendront, pour tous ceux qui à des milliers de kilomètres se trouvent en des situations encore plus dégradées, afin de retrouver une part de souveraineté.

Luttez pour votre dignité. Pour ne plus jamais, par eux, vous laisser diminuer.

Luttez pour ne rien lâcher, pour subsister face aux mondes qui cherchent à vous écraser. Pour qu'un jour, un petit garnement, sorti de sa tour dorée, puisse venir à vous, se lier à vous, et vous remercier.

Vous remercier d'être et d'avoir été.

Vous remercier d'exister, et par là même, de lui avoir enfin permis de trouver un sens à ce qu'il était.

APPENDICE

Centrafrique

Mai 2018.

Je pars demain en Centrafrique. Ma valise n'est pas dépliée. Je l'ai à peine saisie tout à l'heure du dressoir, hésitant vaguement sur la taille, me projetant tout aussi vaguement, à peine, pour la faire tomber, elle était vide, elle ne pesait pas. Je l'ai alors apportée dans ma chambre d'enfant – vingt-huit ans, mais j'ai dû revenir à cette chambre d'enfant, pas celle de la prime jeunesse, celle qui m'a accompagné à partir de mes six ans, un instant. Les femmes ne veulent plus y dormir d'ailleurs : elles la trouvent trop chargée, de souvenirs et de faits. J'ai le chic ou l'étrangeté de les leur raconter, ces faits. Cette passion cumulative les laisse étonnées.

Je pars demain en Centrafrique donc, et j'ai pris la valise et l'ai déposée en tentant de ne pas faire de bruit, pour ne pas le faire savoir à celle qui ne dormait pas, à quelques pas de là. J'ai cependant senti qu'elle avait senti la valise se poser. Quelques instants plus tard, mon chat, qui craint de mourir, ou plutôt dont je crains qu'il puisse mourir, s'installe dessus.

Je pars en Centrafrique demain et je n'ai toujours pas préparé ma valise. Je ne suis pas sûr de vouloir y aller. Ce matin, après la lourdeur qui me saisit à chaque réveil depuis des mois, empris dans des cauchemars du quotidien, quelque chose de l'ordre du sérieux et de la rétention s'est imposée à moi. Il y a bien évidemment eu l'idée de la fuite, ou plutôt l'impulsion, ou un mélange des deux, qui ne m'a pas tout à fait quitté. Mais je sais que cette fois ce n'est pas possible, qu'il va falloir y aller, et alors oui, une forme de retenue et d'esprit de sérieux s'est imposée : cela va être mon dernier jour parmi les miens, il faut

l'accepter.

Je pars demain et quelque part j'aime ce silence, ce creux qui par mes proches me retient, j'aime cette solennité qui à tous s'est imposée. Il y a là une forme de respect. Respect de mes choix qui jusqu'alors auraient été combattus, jusqu'à m'échancrer. Non, dans cette période, ces quelques jours, on se retient. On prend soin de moi. La parole devient plus douce, les écarts mieux respectés. On se sent devenir souverain quelque part, et cela se fait pas à pas. On a le droit de ne pas répondre tout de suite, de s'esquiver, on sent que les yeux nous suivent, les ouïes aussi, qu'on ne nous quittera, quoi qu'il arrive, pas, puisque le départ est pour le lendemain, que ce départ sacré doit s'imposer, puisqu'il imposera peut-être de ne pas revenir à leurs côtés.

Aujourd'hui le bleu des cieux, et demain, qui sait, les armes à la main.

Je pars demain en Centrafrique. Retrouver un pays traumatisé. Sur lequel j'ai enquêté, avec lequel j'ai partagé l'expérience de la violence, dans lequel j'ai cherché et publié.

Avec l'ONU cette fois, les Casques bleus, pour mission d'aider le procureur d'un nouveau tribunal à cibler les chefs de guerre et criminels contre l'humanité qui pillent, violent et tuent pour leur seul profit, plutôt que pour restaurer un semblant d'autorité. Pour l'aider à agir, sans se laisser emporter par un sentiment de justice torquemada qui le ferait brûler les quelques cartes qui restent encore à jouer. Pour l'aider à choisir en somme, entre tel ou tel destin.

Je pars dans le pays le plus pauvre au monde. Exploité, pillé, abandonné. Payé chaque jour l'équivalent du PIB annuel par habitant du pays, pour « aider », mais aussi, nécessairement, dominer. Dans une position extravagante et insupportable : un rôle de puissant. Troublant. Là où la véritable nature du pouvoir s'exprime, encore. Là où elle agit directement. Il y a un mois, les populations de Bangui déposaient dix-sept corps recouverts d'un linceul blanc au pied de l'endroit où je dois exercer. Victimes d'un massacre commis, je le découvrirai, par ceux qui s'apprêtent à m'employer.

Il y aura des enjeux importants. Ne pas déstabiliser. Faire preuve d'humilité. Tenir par la pensée des configurations massives et délicates, où il faudra choisir au nom d'autres qui doit périr et subsister.

Je pars là où, en 2013, pour la première fois, on a essayé de me tuer. Alors,

un appel, un bref appel, pour la personne aimée. Un serment depuis abandonné.

Je pars comme on part, sans trop savoir, comme je l'avais déjà fait, il y a quelques mois, à Saint-Ouen, aider un peu quelques élèves abandonnés, apprendre, me former, me sentir accompagné. Entre Assange et Mélenchon, mon père et l'occupation de Normale, un geste pour vivre et survivre, avancer. J'ai vingt-huit ans et l'ONU m'envoie cibler des êtres armés qui voudront nous tuer.

J'espère pouvoir un jour vous le raconter.

Photo de couverture : © Chema Prado

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2022
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

ISBN : 9782749949727

Ce document numérique a été réalisé par *PressProd*